

0407 .

Cosmopolite.

Nouvelle Lumiere de la Phisique Naturelle.

Traittant de la constitution generale des
Elements simples & des composez.

Theodore Maire.

1639 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2025 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

COSMOPOLITE

O U

NOUVELLE LUMIERE

DE LA PHISIQUE

NATURELLE.

Traittant de la constitution generale
des Elements simples & des
composez.

Traduit nouvellement de Latin en François,
par le Sieur DE BOSNAY.



A LA HAYE,

De l'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX.

COSMOPOLITE

O U

NOUVELLE LUMIERE

DE LA PHISIQUE

NATURELLE

Traittant de la constitution generale
des Elements simples & des
composez.

*Traduit nouvellement de Latin en François,
par le Sieur DE BOSNAY.*



A LA HAYE

De l'Imprimerie de Theodore Maire,

M. DC. XXXIX.



A

MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

DE PUISIEUX,

Conseiller du Roy en ses Conseils
d'Estat & Privé, & Secretaire de
ses Commandemens.



ONSEIGNEUR

On lit d'Aristipus, que quelque couleur qu'il print en ses vestemens, que quelque sorte d'habits qu'il portast, quoy qu'il dist, quoy qu'il fist, c'estoit avec une extreme bien-seance, ne pouvant offenser ny en ses gestes, ny en ses paroles, voire mesmes les plus severes & critiques. Aussi respondit il fort à propos, lors qu'on luy dit que Diogenes luy reprochoit que s'il

EPISTRE.

se vouloit contenter de vivre de pain, d'eau, & de quelques herbes, il n'auroit que faire de mandier la faveur des Roys, ne bastir sa fortune en l'esclavage de sa liberté.

----Si sciret inquit regibus uti
Non pranderet olus.

Parlant & se mocquant de Diogenes. Car à la verité qui sçait user des choses en leur biais, & en leur vray sens, il ne peut ny offenser ny estre offensé de personne. Ce discours me servira Monseigneur, comme d'excuse, pour addoucir ce qu'il y auroit de temerité en moy, vous adressant ces Traictez de la Philosophie Chimique, comme abhorrans de la profession à laquelle il a pleu à Dieu vous appeller, car une Ame bien née, une Ame haute, une Ame relevée, prend toutes choses ainsi qu'il faut, ne se deprime, ne s'esleve, & ne s'esbranle de rien, demeurant tousiours ferme & stable sur la solidité de son cube, vray hieroglyphique de la vertu. D'ailleurs, ceste partie de la science naturelle, bien qu'elle soit vilipendée, & mesprisée par les ignorans, & honnie, & descriée par les meschancetez & faussetez des Pseudophilosophes charlatans, affronteurs & trompeurs, elle a
neant-

EPISTRE.

neantmoins en soy, en son interieur, en sa verité, c'est à dire en son vray biais, je ne sçay quoy de haut, je ne sçay quoy de sublime, je ne sçay quoy de celeste, digne d'estre sçeu, digne d'estre admiré par ces belles ames, par ces rares esprits que Dieu faict naistre parmy nous comme grands luminaires, pour esclairer nos obscuritez, & ausquels tout est bien seant quelque couleur, & quelque habit qu'ils portent, ne pouvant offenser personne, ny estre offensez de quelque chose que ce soit.

Je prens donc la hardiesse, Monseigneur, avec ceste precaution de faire voir au public ceste version en langage vulgaire, & pour la seconde edition, sous la faveur & protection de vostre nom, non que je croye que vous ayez jamais appliqué vostre esprit, ou occupé vostre main à la recherche, & pratique de ceste plus que douteuse science (& qui croiroit aussi que vos plus graves, & serieuses occupations, vous en donnassent le loisir?) mais pource que j'ay estimé, nec vana fides, que vostre rare esprit, que vostre haut jugement, pourroit plus equitablement juger du fonds de ceste doctrine, & plus facilement digerer les aigreurs & amertumes qui se lisent en ses axiomes,

EPISTRE.

*& finalement prendre le tout selon son vray biais,
& son vray sens. Quoy que ce soit, vous prendrez
s'il vous plaist en bonne part ma bonne volonté,
ne la mesurant pas selon la vilité ou bassesse du
subject, mais selon la candeur & sincerité de
mon affection, pour demeurer à jamais,*

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-
obeysant serviteur.

DE BOSNAY.



P R E-



P R E F A C E.

*Aux vrays, & naïfs Inquisiteurs de
l'Art Chimique, & enfans legitimes
d'Hermes.*

C Onsiderant en moy-mesme (Lecteurs benevoles) combien de livres faux, combien de fausses receptes fabriquées & composées par les imposteurs de ce temps, tombent entre les mains & viennent à la cognoissance des indagateurs & curieux des choses naturelles & occultes, par lesquels faux livres plusieurs par le passé ont esté trompez, & le sont encores pour le jourd'huy ceux qui vivent. J'ay estimé que je ne pouvois rien faire de plus utile & profitable aux vrays fils & heritiers de la science que de leur communiquer le Talent qu'il a pleu à ce grand Dieu pere des lumieres me donner à fiance, & comme en depost, à fin que nos nepveux croyent, & cognoissent quelque jour, que ceste benediction singuliere de la science Philosophique a esté octroyée à quelques signalez

P R E F A C E

lez personnages non seulement és siecles passez, ains encores pendant nos jours. Je n'ay point esté d'avis, pour certaines causes de publier mon nom, desquelles la principale est, que en cecy je ne recherche point d'estre loué & estimé, ains seulement le profit & utilité des amateurs de la Philosophie. Aussi je laisse librement ceste avidité de gloire à ceux qui ayment mieux sembler estre gens de bien, que de l'estre tout à faict. Or ce que j'escris icy pour assertion & attestation de la verité indubitable de la Philosophie, bien que ce soit en peu de paroles; le tout dis-je a esté tiré de l'experience manuelle que j'en ay faicte, par la grace du Tres-haut, ce que je dis à fin que les curieux & affectionnez à cette loüable science, ne delaisse jamais l'exercice, & pratique de si belles choses, & par mesme moyen je les puisse asseurer à l'encontre de ceste miserable troupe de Charlatans, trompeurs, & vendeurs de fumée, à qui rien n'est si doux que de tromper. Ce ne sont point des songes comme parle le vulgaire ignorant, Ce ne sont point de vains Commentaires de quelques esprits oyseux, comme les fols estiment, que ceste science. C'est la pure & mesme verité, laquelle comme amateur d'icelle, je n'ay peu ny deu celer ny cacher, & moins passer sous silence, pour le support, & confirmation de la science

ce

P R E F A C E

ce Chimique, tant descriée sans l'avoir mérité, bien que neantmoins la vérité ne puisse sortir en public qu'avec grande crainte en ce temps & regne malheureux, où le vice & la vertu marchent à l'esgal, & où l'ingratitude, & l'infidélité rendent les hommes indignes de ce grand thresor. Il est bien vray que je pourrois mettre en jeu plusieurs graves autheurs pour tesmoins de sa certitude, selon le commun & unanime consentement de toute la venerable antiquité, consentement dis-je, univoque, bien que tiré de plusieurs & diverses nations: Mais ce qui est attesté & confirmé par l'experience n'a besoin d'autre preuve. Il n'y a pas long temps, & j'en parle comme sçavant, que plusieurs de grande & basse qualité, ont veu ceste Diane toute nüe. Et combien qu'il se trouve certains hommes mal nez, qui par envie ou par malice, ou de crainte que leurs impostures ne soient descouvertes, crient incessamment, que par un certain artifice, qu'ils couvrent sous une vaine ostentation de paroles fastueuses & ampoullées, l'on peut tirer l'ame de l'or, qu'ils appellent teinture, & estre remise par projection sur un autre corps, ce qui ne se fait, s'il se fait, qu'avec un grand detrimant, & une grande perte de temps, de labour, & d'argent. Il faut neantmoins que tous les fils d'Hermes sçachent, & tiennent pour certain, que
ceste

P R E F A C E

ceste telle quelle extraction d'ame qu'ils appellent soit de Sol, soit de Lune, par quelque voye sophistique qu'elle se face, n'est autre chose que vaine persuasion, ce que plusieurs ne croient pas, mais ils sont contrains de le croire par l'experiance seule & vraye maistresse de la verité, & c'est à leur dommage. Au contraire, quiconque pourra sans dol ny sans fraude teindre reellement le moindre metal du monde, soit avec profit, soit sans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant & resistant à toute sorte d'examens: je peux hardiment asseurer que les portes de la Nature sont ouvertes à celui-là pour rechercher plus outre, & de plus hauts secrets, & mesmes les acquerir, avec la grace & benediction de Dieu. Or est-il que j'offre donc ces Traictez cy aux enfans de la science, à fin que estudians, & mettans toute leur cogitation, & force d'esprit, à la recherche des occultes operations de la Nature, ils puissent cognoistre au vray la verité des choses, & la Nature mesme, enquoy seulement consiste toute la perfection de ce saint Art Philosophique, pourveu qu'on chemine par le chemin Royal, c'est à dire par le chemin que la Nature nous monstre en toutes ses operations. Et c'est pourquoy j'admoneste, & advertis icy le Lecteur benevole, qu'il ne juge point de mes escrits selon l'escorce & sens exterieurs des paroles,

P R E F A C E

paroles, ains plustost par la force de la Nature, de peur qu'il ne deplore à la fin son bien, son temps, & son labeur, considerant que cette science n'est point une science de fols & d'ignorans, ains une science des Sages, desquels l'intention est toute autre que ne la peuvent comprendre, tous ces glorieux Trasons, tous ces doctes mocqueurs, tous ces hommes vicieux, & pervers, qui ne ce pouvans mettre en reputation par leurs propres vertus, tachent de le faire en calomniant les autres, ny tous ces vagabonds & ignorans souffleurs, qui ont ja presque trompé tout le monde avec leurs blanchissemens & rubification, non sans tres-grande diffamation & ignominie de ceste noble science. Car c'est un don de Dieu, & est tres-certain qu'on n'y peut parvenir si ce n'est par la grace de Dieu, qui vienne à illuminer l'esprit de celui qu'il cognoist veritablement estre humble & patient, ou bien par la revelation & demonstration d'un maistre fidele & expert, c'est pourquoy Dieu rejette tousjours à bon droit ceux qui sont hors de sa crainte. Au reste, je prie instamment tous les fils de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'envie que j'ay de leur faire plaisir, & lors qu'ils auront fait Manifeste ce qui est Occulte, & qu'ils seront arrivez au port desiré par la grace de Dieu, & par leur labeur constant, ils chassent de leur compagnie tous
les

P R E F A C E

les indignes (selon l'exemple de tous les Philosophes) c'est à dire, tous les meschans, & se resouvenans de leur prochain pauvre & incommodé, se ressouvenans dis-je de leur prochain d'une ressouvenance qui soit selon la crainte de Dieu, & sans ostentation, ils chantent louanges eternelles, à Dieu trois fois tres-grand autheur de ce don special qu'il leur a revelé, usant d'iceluy sans abus, & cachant dans leur sein sans en faire semblant.

La simplicité est le vray seau de la verité.



T A-



T A B L E

OU SOMMAIRE DES TRAICTEZ DE COS- mopolite, ou nouvelle lumiere Chimique.

- I. **D** *e la Nature, que c'est que la Nature,
& quels doivent estre les scrutateurs
d'icelle.*
- II. *Quelle est l'operation de la Nature en ce que
nous nous proposons, & touchant le sper-
me que nous cherchons.*
- III. *De la vraye & premiere matiere des metaux.*
- IV. *De la generation des metaux, & comme se
faict dans les entrailles de la terre.*
- V. *De la generation de toutes les especes de pierres.*
- VI. *De la seconde matiere, & comme les choses se
putrefient.*
- VII. *De la vertu de la seconde matiere.*
- VIII. *De l'Art, & en quelle façon la nature tra-
veille sur la semence.*
- IX. *Du meslange & commixtion des metaux, &
en quelle maniere il faut tirer la semence
metallique.*
- X. *De la generation supernaturelle du fils du
Soleil.*

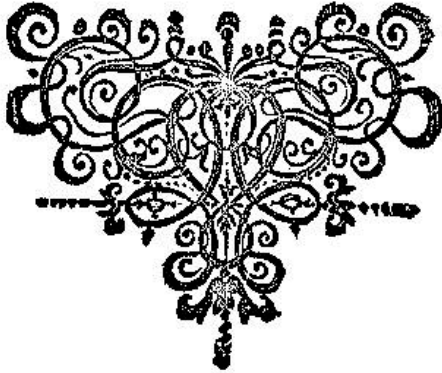
XI. *De la pratique & confection de la pierre, & comment il faut faire la teinture selon l'Art.*

XII. *De la pierre & de sa vertu.*

Epilogue, Sommaire, & Conclusion des douze Traictez cy dessus.

Enigme Philosophique du mesme autheur.

Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste, & de Nature.



D E



DE
L A N A T U R E
EN GENERAL

*Que c'est que la Nature, & quels doivent estre
les scrutateurs d'icelle.*

TRAICTE' I.



Lusieurs hommes sages & tres-doctes ont par cy devant (voire mesmes selon le tesmoignage d'Hermes devant le deluge) escrit plusieurs preceptes touchant la confection de la pierre des Philosophes, & nous en ont laissé tant d'escrits, que si la Nature ne faisoit tous les jours devant nos yeux des effects admirables, & lesquels nous ne pouvons nier, je croy qu'il n'y auroit personne qui estimast qu'il y eust une Nature au monde, veu la multitude des inventions & des inventeurs qui sont en ce temps. Aussi nos predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & la possibilité ou puissance d'icelle. Et bien qu'ils ayent demeuré en ceste voye simple de Nature

re

re, ils ont neantmoins trouvé tant de choses, qu'à grand peine les pourrions-nous imaginer avec toutes nos subtilitez multitude d'inventions. Et ce qui est cause de cela, c'est que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effect pour y employer la pointe de nostre intellect, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, non qui nous soyent cogneues, mais qui ne se peuvent faire, ou difficilement se peuvent faire. C'est pourquoi il ne se faut esmerveiller s'il nous arrive d'excogiter plus facilement quelques certaines subtilitez, voire telles qu'à la verité les vrayz Philosophes n'eussent peu presque imaginer que de parvenir au vray cours de la Nature & à leur intention. Mais quoy? telle est l'humeur naturelle des hommes de ce siecle, telle est leur inclination, de negliger ce qu'ils sçavent, & rechercher tousiours plus outre quelque chose de nouveau: que feront donc les entendemens humains, ausquels la Nature est sujette? Comme pour exemple, vous verrez un artisan qui aura recherché la perfection de son art, il en cherchera un autre, ou bien passera plus outre, ou le laissera là du tout. Ainsi la genereuse Nature agit sans intermission, jusques à son Iliade, c'est à dire, jusques à son dernier terme, & puis cesse. Car des le commencement luy a esté concedé de s'ameliorer en son cours, & posseder en fin un repos solide & entier, auquel pour cest effect elle tend de tout son pouvoir, se resiouyssant de sa fin, comme les formis se reiouyssent de leur vieillesse, qui leur donne des aisles à la fin de leurs jours. De mesme façon nos esprits ont procedé si avant, principalement en l'art & pratique Philosophique, que nous en sommes presque venus jusques à l'Iliade ou dernier but. Car les Philosophes de maintenant ont trouvé de telles subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouver de plus grandes, & different de l'art des anciens Philosophes, comme l'orlogerie est differente de la simple serrurerie. Car combien que le serrurier & l'orloger manient le fer tous deux, & qu'ils soient maistres en leur art, l'un neantmoins ignore l'artifice de l'autre. Si bien que je m'asseure que si Hermes, Geber, & Lulle, subtils & profonds Philosophes, estoient maintenant au monde, ils ne seroient estimez par ceux du jourd'huy que pour disci-

disciples, à grand peine pour Philosophes, tant est vaine nostre presumption. Aussi, sans doute, ces grands hommes là ignoroient tant d'inutiles distillations, usitées aujourd'huy, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines operations que nos modernes ont inventées, n'ayant pas bien recogneu la lecture des livres de ces bons & doctes personnages anciens. Ainsi ces modernes n'ont manqué que d'une chose, c'est de sçavoir seulement ce que les Anciens ont sceu, qui est la teinture Physique. Et au contraire, extravagans qu'ils sont, en la cherchant ils rencontrent autre chose: mais n'estoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la nature n'usast en cecy de son droict, à grand' peine nous desuoyerions nous. Pour retourner doncques à nostre propos, j'ay promis en ce premier Traicté d'expliquer la Nature, à fin que nos vaines imaginations ne nous destournent de la vraye & simple voye. Je dis donc que la Nature est une, vraye, simple, entiere en son estre, & laquelle Dieu a constituée devant tous les siecles, & luy a enclos un certain esprit universel. Il faut neantmoins noter que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe, car toute chose finit en ce enquoy elle a pris son estre & son commencement. L'ay dit qu'elle est unique, & par laquelle Dieu faict tout ce qu'il faict, non que je die qu'il ne peust rien faire sans elle (car c'est luy qui l'a faite & il est Tout puissant) mais il luy a pleu ainsi: & il là fait. Toutes choses proviennent de cette seule & unique Nature, & n'y a rien en toute la terre hors icelle Nature. Que si quelques fois nous voyons arriver des avortons, c'est la faute du lieu ou de l'artisan, & non pas de la Nature. Or ceste Nature est divisée en quatre principales regions ou lieux où elle faict tout ce qui se void, & tout ce qui est caché car sans doute toutes choses sont plustost à l'ombre & cachées, que veritablement elles apparoissent: Elle se change au masle & à la femelle, & est comparée au Mercure, pour ce qu'elle se joint à divers lieux, & selon les lieux de la terre bons ou mauvais, elle produit chaque chose, bien qu'à la verité il n'y ayt point de mauvais lieux en terre comme il nous semble. Il y a quatre qualitez elementées en toutes choses, lesquelles ne sont jamais d'accord, car l'une excède tousiours l'autre.

Notez

Notez donc que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse visiblement, car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office és corps, & a son siege & son lieu en la volonté divine. Et en cest endroit elle ne nous sert d'autre chose sinon à fin que nous sçachions cognoistre les lieux d'icelle, & principalement ceux qui luy sont plus proches & plus convenables, & à fin que nous sçachions conjoindre les choses ensembles selon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme ou le beuf avec le metal, ains au contraire qu'un semblable agisse sur son semblable, car alors la Nature ne faillira de faire son office. Or le lieu de la Nature n'est ailleurs qu'en la volonté de Dieu comme nous avons dit.

Les scrutateurs de Nature doivent estre tels qu'elle est, vrais, simples, patiens, constans, &c. & ce qui est le principal point, pieux, craignant Dieu, & ne nuisans aucunement à leur prochain, puis apres qu'ils considerent si ce qu'ils se proposent est selon la Nature, s'il est possible & faisable, & cela qu'ils l'apprennent par exemples apparens, à sçavoir avec quoy se faict toutes choses, comment & avec quel vaisseau Nature travaille. Car si simplement tu veux faire quelque chose comme faict la Nature, suy la, mais si tu veux faire quelque chose de plus excellent, regarde en quoy & par quoy elle l'ameliorit, & tu trouveras que c'est tousiours avec son semblable. Comme pour exemple, si tu veux estendre la nature intrinseque de quelque metal plus outre que la Nature, il te faut prendre Nature metallique, & ce encore au masle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car si tu pense faire un metal d'une herbe tu travailleras en vain, comme aussi d'un chien tu ne sçauras produire un arbre.

De l'operation de la Nature en nostre proposition & semence.

TRAICTE' II.

I'Ay dit cy dessus que la Nature est unique, vraye, & par tout apparente, continuë, qu'elle est cogneuë par les choses qu'elle produit, comme bois, herbes, &c.
Ie

Le vous ay dit aussi que le scrutateur d'icelle doit estre de mesme, veritable, simple, patient, constant, & appliquant son esprit à une chose tant seulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature. Or notez que tout ainsi co~me la Nature est en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a créé & l'a mise en toute imagination, de mesme la Nature s'est faicte une semence és Elements precedante de sa volonté: la verité est qu'elle est unique, & toutesfois elle produit choses diverses, mais neantmoins elle ne produit rien sans sperme. Car la Nature faict tout ce que veut le sperme, & elle n'est que comme l'instrument de quelque artisan. Le sperme donc d'une chacune chose est plus duisant & plus utile à l'artiste que la Nature: car par la nature seule vous ne ferez non plus sans sperme qu'un orfeure pourroit faire sans feu, ou le Laboureur sans grains. Ayez donc ceste semence ou sperme, & sans doute la Nature sera preste de faire son devoir soit à mal soit à bien. Elle agit sur le sperme comme Dieu sur la libre volonté de l'homme. Et en cela il me semble qu'il y a un grand miracle, que la Nature obeysse à la semence, non forcée toutesfois, mais de sa propre volonté, co~me aussi Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non forcé toutesfois, ains de sa libre volonté. Et c'est pourquoy il a donné à l'homme le liberal arbitre, soit au bien soit au mal. Le sperme donc c'est l'Elixir ou la quinte-essence d'une chacune chose, ou bien encores la parfaicte & accomplie decoction & digestion d'une chacune chose ou le baulme du soulfre, qui est une mesme chose que l'humide radical des metaux. Nous pourrions à la verité icy faire un grand & ample discours de ce sperme, mais nous ne voulons tendre à autre chose qu'a ce que nous avons proposé. En cest art les quatre Elements donc engendrent ce sperme par la volonté de Dieu & par l'imagination de la nature: car tout ainsi comme le sperme de l'homme à son centre ou receptacle convenable dans les reins, de mesme les quatre Elements, par un mouvement infatigable & perpetuel, chacun selon sa qualité, jetteront leur sperme au centre de la terre où il est digeré, & par le mouvement poussé dehors. Mais quand au centre de la terre, c'est un certain lieu vague où rien ne peut reposer en l'excentre (s'il faut ainsi

parler) ou à la marge & circonference du centre, les quatre Elements jettent leurs qualitez: comme l'homme jette sa semence dans l'habitable de la femme, dans lequel il ne demeure rien de la semence, mais apres que la matrice en a prins une deuë portion, elle jette le reste dehors. De mesmes arrive-il au centre de la terre, que la force Magnetique ou Aymantine de la partie de quelque lieu attire à soy ce qui luy est propre pour engendrer quelque chose, le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excrements. Car toutes choses ont leur origine de ceste fontaine, & rien ne naist en tout le monde que par l'arrousement de ses ruisseaux. Comme pour exemple, que l'on mette sur une table bien polie un vaisseau plein d'eau lequel soit colloqué au milieu d'icelle, & à l'environ qu'il y ayt plusieurs choses & plusieurs couleurs, & entre-autres choses qu'il y ait du sel, & chaque chose séparément colloquée: puis que l'on espanche l'eau, vous la verrez couler deçà & delà, & que ce ruisseau cy venant à rencontrer la couleur rouge se rubifiera avec icelle, celui là passant par le sel deviendra salé & ainsi des autres: car la verité est que l'eau ne change point les lieux, mais la diversité des lieux change l'eau. De mesme la semence ou sperme jetté par les quatre Elements au centre de la terre, passe par divers lieux, tellement que chaque chose naist selon la diversité des lieux: si il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il se fait une chose pure. La semence & le sperme de toutes choses est unique, neantmoins il se procréé diverses choses, comme il appert par l'exemple suyvant: La semence de l'homme est une semence noble, au moins créée pour la generation de l'homme, si l'homme neantmoins en abuse, ce qui est en son liberal arbitre, il en naist un avorton ou un Monstre, estant la Nature unique, & la semence ne trouvant pas le lieu qui luy est convenable: comme si par une inhumaine & detestable commixtion des hommes avec les bestes il naissoit diverses sortes d'animaux semblables aux hommes. Car sans doute il arrive infailliblement que si le sperme entre au centre, il en naist ce qu'il en doit naistre, mais si tost qu'il est venu en un lieu certain, & qu'il le conçoit, il ne change plus alors de forme. Toutesfois tant que le sperme est dans le centre, il se peut de luy aussi tost créer

un arbre qu'un metal, une herbe qu'une pierre, & l'une chose plus pure que l'autre, selon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quelle façon les Elements engendrent ceste semence. Il faut donc noter qu'ils sont quatre, deux desquels sont graves, & deux autres legers: deux secs, & deux humides, toutesfois l'un extremement sec, & l'autre extremement humide, & en outre sont masculins & feminins. Or un chacun d'iceux est tres-prompt à produire choses semblables à soy en sa sphere: car ainsi l'a voulu le tres-haut. Ces quatre ne reposent jamais, ains agissent continuellement l'un en l'autre, & un chacun pousse de soy, & par soy ce qu'il a de plus subtil, & ont leur rendez vous general au centre, & dans le centre est l'Archaeus serviteur de Nature, qui venant à mesler ces spermes la les jette dehors. Or vous pourrez voir plus à plain en la conclusion de ces douze traictez comment cela se faict.

*De la vraye & premiere matiere des
metaux*

T R A I C T E' III.

LA premiere matiere des metaux est double, mais neantmoins l'une sans l'autre ne crée point un metal, la premiere & la principale est une humidité de l'air meslée avec chaleur, & ceste humidité les Philosophes l'ont appelée Mercure, lequel est gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune, en nostre mer Philosophique, la seconde est la chaleur de la terre qu'ils appellent soulfre, mais d'autant que tous les vrays Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont peu, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement que nous pourrons, principalement le poids, lequel ignoré tout est destruit, & delà il arrive que plusieurs d'une bonne chose produisent des avortons: car tels il y en a-il qui prennent tout

le corps pour la matiere ou semence, les autres n'en prennent qu'un morceau, & tous se desvoyent du droit chemin: comme par exemple, si quelqu'un estoit si idiot que de prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & qu'il presumast de la pouvoir faire un homme, il n'y a celuy pour ignorant qu'il soit, qui ne juge bien que cela est impossible, car en tout corps quelconque il y a un centre & un lieu certain ou le sperme se repose, & est comme un point, comme environ la mille deux-centiesme partie du corps, pour petit qu'il soit, voire mesme en un grain de froment, & cela ne peut estre autrement. Aussi c'est folie de croire que tout le grain ou tout le corps se convertist en semence, il n'y en a qu'une petite scintille, laquelle est preservée & gardée de toute excessive chaleur & froideur par son corps, si tu as des oreilles & de l'entendement prens garde icy, & tu seras assureé contre ceux non seulement qui ignorent le vray lieu de la semence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, mais encores contre ceux qui s'amusest à une vaine dissolution des metaux, se'forçant de les dissoudre tout entierement, à fin de creer un nouveau metal de leur mutuelle commixtion, mais les bonnes gens s'ils consideroient le progres de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement: Car il n'y a metal si pur qu'il soit qu'il n'aye des impuretés, plus toutesfois l'un que l'autre; Toy doncques, amy Lecteur, pren garde au point de la Nature, & tu as assez, mais tien ceste maxime assuree qu'il ne faut point chercher ce point aux metaux du vulgaire, car il n'y est point, aussi sont-ils morts, & les nostres au contraire vifs & ayans esprit, & c'est ceux-là de par Dieu qu'il faut prendre: car il faut que tu sçaches que la vie des metaux n'est autre chose que le feu, cependant qu'ils sont encores en leur premiere matiere, & leur mort est le feu, mais c'est le feu de fusion. Or la premiere matiere des metaux est une certaine humiditée meslée avec un air chaud, en semblance d'une eau grasse adherante à une chacune chose pure ou impure qu'elle soit: en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre: ce qui se fait, parce que la terre est en un endroit plus ouverte & poreuse, & ayant une plus grande force attractive qu'en un autre. Elle provient quelquefois & paroist au jour
de

de soy-mesme, mais vestuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle n'a à quoy adherer, & se cognoist ainsi, par ce que toute chose est composée de trois principes. Mais en la matiere des metaux elle est unique & sans conjunction, excepté sa robe ou son ombre qui est son soulfre.

*En quelle façon les metaux sont engendrez
aux entrailles de la terre.*

TRAICTE' IV.

L Es metaux sont produits en ceste façon. Après que les quatre Elements ont poussé leur force dans le centre de la terre. L'Archaeus en distillant par la chaleur d'un mouvement perpetuel les sublime à la superficie de la terre, car la terre est poreuse, & le vent en distillant par les pores de la terre se resout en eau, d'où naissent toutes choses: sçachent doncques les enfants de doctrine que le sperme des metaux n'est point divers du sperme de toutes les choses qui sont au monde, qui est à sçavoir une vapeur humide. C'est pourquoy les Alchymistes en vain recherchent la reduction des metaux en leur premiere matiere, qui n'est autre chose qu'une vapeur. Aussi les Philosophes n'ont point entendu ceste premiere matiere, ains seulement la seconde, comme dispute tres-bien Bernard Trevisan, combien qu'à la verité ce soit un peu obscurément, par ce qu'il parle des quatre Elements, il a neantmoins entendu cela: mais il parle seulement aux fils de doctrine. Quant à moy, à fin de descouvrir plus ouvertement la Theorique, j'ay voulu icy advertir tout le monde de laisser là tant de solutio~s, tant de circulations, tant de calcinations, & reiterations, puis que c'est en vain que l'on cherche cela en une chose dure qui de soy est molle, & partant ne cherchez donc plus ceste premiere matiere, mais la seco~de, à sçavoir telle que si tost qu'elle est conçuë, elle ne peut changer de

forme: que si quelqu'un demande comme est-ce que le metal se peut reduire en ceste seconde matiere, je respons que je suy en cela l'intention des Philosophes: mais j'y insiste plus que les autres, à fin que les enfants de la science entendent le sens des Autheurs & non pas les syllabes, & que là où la Nature faict fin és corps parfaits metaliques, là il faut que l'Art commence. Mais pour retourner à nostre propos (car nous n'entendons parler icy seulement de la pierre) traictons un peu de la matiere des metaux. I'ay dit un peu au paravant que toutes choses sont produites par un air liquide & vapoureux que les Elements distillent dans les entrailles de la terre par un continuel mouvement, & si tost que l'Archaeus le prend, il le sublime par les pores, & le distribuë par sa sagesse à un chacun lieu, & ainsi par la varieté des lieux les choses proviennent & naissent diverses, comme nous avons dit cy-dessus. Il y en a qui estime que le Saturne a une semence, l'or une autre, & ainsi chaque metal, mais ceste opinion est vaine, car il n'y a qu'une unique semence, tant au Saturne qu'en l'or, en l'argent, & au fer. Mais le lieu de leur naissance a esté cause de leur difference, si tu m'entends comme il faut, encores que la Nature en la procreation de l'argent a plustost achevé son oeuvre que en celle de l'or: Car quand ceste vapeur que nous avons dit est sublimée au centre de la terre, il est necessaire qu'elle passe par des lieux, ou secs, ou chauds, si elle passe donc par des lieux chauds & purs, ou une certaine graisse soulfhre adhere aux parois, alors icelle vapeur, laquelle les Philosophes ont appelé leur Mercure, s'accommode & se joint à ceste graisse, laquelle elle sublime par apres avec soy, & de ce meslange se fait une certaine unctuosité, qui laissant le nom de vapeur prend le nom de graisse, & venant puis apres à se sublimer en autres lieux qui ont esté nettoyez par la vapeur precede~te, & là où la terre est subtile, pure & humide, elle emplit les pores de ceste terre, & se joint à icelle, & ainsi il se faict de l'or. Que si ceste unctuosité ou graisse parvient à des lieux impurs & froids, c'est là que s'engendre le Saturne, & si ceste terre est pure, mais meslée de soulfhre alors s'engendre le Venus: Car tant plus le lieu est pur & net, & tant plus purs sont les metaux qu'il procréé: Aussi il faut noter que ceste vapeur sort continuellement du centre à la superficie,

& en

& en allant elle purge les lieux: C'est pourquoy il arrive qu'aujourd'huy se trouvent des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en avoit point: car ceste vapeur par son continuel progresz subtilise tousiours le crud & l'impur, tirant aussi successivement le pur avec soy: & voilà la reiteration ou circulation de Nature, laquelle sublime tant de fois, produisant choses nouvelles jusques à ce que le lieu est entierement bien depuré, & tant plus il est nettoyé, tant plus belles & nettes choses il produit. Mais en hyver quand la froideur de l'air vient à resserrer la terre, ceste vapeur unctueuse vient à se congeler, puis retournant le printemps elle se resout, se mesle avec la terre & avec l'eau, & delà se faict la magnésie, tirant à soy un semblable Mercure de l'air, qui donne vie à tous les trois par les rayons du Soleil, de la Lune, & des Estoiles, & ainsi sont produites les herbes, les fleurs, & choses semblables, car la Nature ne demeure jamais un moment de temps oysive: mais les metaux au contraire sont engendrez en ceste façon, par une longue distillation la terre est purgée, puis à l'arrivée de ceste vapeur unctueuse ou graisse ils sont procréez, & non comme quelques uns vainement estiment, interpretans en cela sinistrement les escrits des Philosophes.

De la generation de toute sorte de pierre.

TRAICTE' V.

LA matiere des pierres est toute telle que des autres choses, & selon la pureté des lieux, elle naist de ceste façon. Quand les quatre Elements distillent leur vapeur au centre de la terre, l'Archaeus la repousse & sublime tellement que passant par les lieux & par les pores de la terre, elle attire quant & soy toute l'impureté de la terre jusques à la superficie, là où estant, elle est par l'air congelée, parce que tout ce que l'air pur engendre, il est congelé par l'air crud, aussi l'air a ingrez dans l'air, & se joignent l'un l'autre, car Nature s'esioit

de sa Nature, & ainsi se font les pierres & les rochers pierreux, selon la grandeur ou petitesse des pores de la terre, lesquels tant plus ils sont grands, & tant mieux est purgé le lieu, car passant par ce soupirail une plus grande chaleur, & une plus grande quantité d'eau, plus grande en est la depuration des lieux, esquels par ce moyen plus commodément naissent les metaux, comme tesmoigne l'experiance, & qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'or ailleurs qu'és montagnes, parce que difficilement se trouve-il dans les campagnes, qui sont lieux ordinairement humides & marescageux, non à cause de ceste vapeur que j'ay dit, mais à cause de l'eau Elementaire, laquelle attire à soy la dite vapeur de telle façon qu'ils ne se peuvent separer, si bien que le Soleil venant à la digerer, en fait de l'argile de laquelle usent les potiers: mais aux lieux où il y a une grosse arene, & ceste vapeur n'a point de soulfhre conjoint avec soy en ces lieux là, comme és prez elle crée des herbes & du foin. Il y a encores d'autres pierres precieuses comme le Diamant, le Ruby, l'Esmeraude, Crisoperas, l'Onix, & l'Escarboncle, lesquelles sont engendrées en este façon. Quand ceste vapeur de Nature se sublime de soy-mesme sans ce soulfhre ou unctuosité que nous avo~s dit, & qu'elle rencontre un lieu d'eau pure de sel, alors se font les Diamans, & cela és lieux tres-froids, esquels ne peut parvenir ceste graisse, parce que si elle y arrivoit elle empescherait cest effect. Car on sçait bien que l'esprit de l'eau se sublime facilement & à petite chaleur, non pas l'huile ou graisse qui ne peut s'eslever qu'à force de chaleur & ce en lieux chauds, car combien qu'elle procede du centre, il ne luy faut pourtant gueres de feu pour la congeler & la faire arrester. Si bien que la vapeur passant tousiours, vient à se congeler dans l'eau en petits grains & pierrettes. Mais c'est un autre question, à sçavoir comment les couleurs se font esdites pierres precieuses: Pour en resoudre il faut sçavoir que c'est à cause du soulfhre, & en ceste façon, si la graisse du soulfhre est congelée, par ce mouvement perpetuel, l'esprit de l'eau puis apres le digere en passant, & le purifie par la vertu du sel, jusques à ce qu'il soit coloré d'une couleur digeste, rouge ou blanche, la quelle couleur tendant tousiours à sa perfection est eslevée par tant de

de distillations reiterees, que l'esprit qui a puissance de penetrer dans les choses imparfaites; y introduit la dite couleur, qui se joint puis apres à ceste eau en partie congelée, & ainsi elle remplit ses pores, & se fixe avec elle d'une fixation inseparable. Car l'eau quelle qu'elle soit est congelée par la chaleur, quand elle est sans esprit, & si elle a des esprits, elle se congele au froid: Mais qui sçait congeler l'eau au chaud, & joindre l'esprit avec elle, il a certes trouvé une chose mille fois plus precieuse que l'or, & que chose qui soit au monde: Faictes donc que l'esprit se separe de l'eau, & qu'il se pourrisse, & que le grain apparaisse, puis après rejetant là les fesses reduisez l'esprit en eau, & les faictes joindre ensemble, car ceste conjunction engendrera un rameau semblable en forme & excellence à ses parens.

*De la seconde matiere, & de la putrefaction
de toutes choses.*

TRAICTE' VI.

Nous avons cy dessus traicté de la premiere matiere de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence, c'est à dire, comme la Nature reçoit la matiere des Elements de laquelle elle engendre la semence, maintenant nous parlerons de la semence & des choses qui s'engendent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multipliée par icelle, mais sans doute cela ne se faict pas sans l'ayde de la Nature: car la semence en un corps n'est autre chose qu'un air congelé, ou une vapeur humide: tellement que si elle n'est resoulte par une vapeur chaude, elle est inutile. Que ceux qui recherchent l'art sçachent donc que c'est que la semence, à fin qu'ils ne cherchent une chose qui n'est pas. Or est-il que la semence est triple, & est engendrée des quatre Elements. La premiere espece de semence est la minerale: la seconde la vegetable: la troisieme l'animale.

La semence minerale est seulement cogneuë des vrays Philosophes, la semence vegetable est cogneuë & est vulgaire comme nous voyons és fruitcs: l'animale se cognoist par l'imagination; la vegetable nous monstre à l'oeil comme la Nature l'a crée des quatre Elements: Car il faut sçavoir que l'hyver est cause de putrefaction, parce qu'il congele les esprits vitaux és arbres, & lors qu'ils sont resous par la chaleur du soleil, auquel il y a une force magnetique ou aymantine attractive de toute humidité, alors la chaleur de Nature excitée par mouvement pousse à la circonference une vapeur d'eau subtile, qui ouvre les pores de l'arbre & en fait distiller des gouttes, separant tousiours le pur de l'impur? neantmoins l'impur precede le pur, le pur se congele en fleurs, l'impur en feuilles, le gros & espais en escorce, laquelle demeure fixe, mais les feuilles tombent ou par le froid ou par le chaud, quand les pores de l'arbre sont bouchez & lors les fleurs sont congelées en la mesme couleur qu'est la chaleur, & apporte fruitc ou semence. Comme la pomme, en laquelle est le sperme, duquel ne naist pas l'arbre, mais en iceluy sperme est la semence interieurement, duquel naist l'arbre: car la multiplication se fait non au sperme mais à la semence, comme nous voyons oculairement que la Nature crée la semence des quatre Elements, à fin que nous ne fussions occupez à cela, car ce qui est fait n'a besoin de facteur. Il suffira en cest endroit d'avoir admonesté le lecteur: Retournons à notre propos mineral. Il faut donc sçavoir que la Nature crée la semence minerale, ou metalique dans les entrailles de la terre, c'est pourquoy on ne croit pas qu'elle soit, parce qu'elle est invisible. Mais ce n'est pas merveille que les ignares en doutent, puis qu'ils ne peuvent mesmes comprendre ce qui est devant leurs yeux, à grand peine concouroient-ils ce qui est caché & invisible. C'est pourtant une chose tres-vraye que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, & au contraire ce qui naist en haut naist d'une mesme source que ce qui est dessous dans les entrailles de la terre, & je vous prie quelle prerogative auroient les vegetables par dessus les metaux, que Dieu eust donné de la semence à ceux là & en eust exclus ceux cy; les metaux ne sont-ils pas en aussi grande autorité envers Dieu que les arbres: tenons donc

pour

pour tout assuré que rien ne croist sans semence, car là où il n'y a point de semence la chose est morte. Autrement il est nécessaire que les quatre Elements créent la semence des metaux, ou qu'ils les produisent sans semence, si c'est sans semence, ils ne peuvent estre parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu esgard au composé, qui n'adjouste foy à ceste indubitable verité il n'est pas digne de rechercher les secrets de Nature, car rien ne naist au monde sans semence: les metaux à la verité ont en eux vrayement & réellement leur semence, mais leur generation se faict ainsi. Les quatre Elements en la premiere operation de Nature distillent par l'artifice d'Archaeus, dans le centre de la terre, une vapeur d'eau pondereuse qui est la semence des metaux, & s'appelle Mercure, à cause de sa fluidité, & facile adherance à chaque chose: il est comparé au soulfre à cause de sa chaleur interne, & apres la congelation c'est l'humide radical, & combien que les corps des metaux soi: procréé du Mercure (ce qui se doit entendre du Mercure des Philosophes) neantmoins il ne faut point escouter ceux qui estiment que Mercure vulgaire soit la semence des metaux, & ainsi prennent le corps au lieu de la semence, ne considerant pas que le Mercure a aussi bien en soy sa semence que les autres, l'erreur de tous ces gens là sera manifeste par l'exemple suyvant, il est tout certain que les hommes ont leur semence en laquelle ils sont multipliez: le corps de l'homme c'est le Mercure, la semence est cachée dans ce corps, & eu esgard au corps elle est tres-petite en quantité. Qui veut donc engendrer cest homme metalique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure, qui n'est qu'un corps, mais la semence qui est ceste vapeur d'eau congelée: Ainsi en la regeneration des metaux, les vulgaires Operateurs y procedent mal, car ils dissoluent les corps metalliques, soit Mercure, soit Or, soit argent, soit plomb, & les corrodent avec des eaux forts, & choses heterogenées & estranges non requises à la vraye science, puis apres conjoignent ces dissolutions, ignorans, ou ne prenans pas garde que des pieces & morceaux d'un corps ne peut estre engendré un homme, parce qu'en ceste façon la corruption du corps & la destruction de la semence a precedé; une chacune chose se multiplie au masle & à la femelle, comme j'ay faict mention

au traicté de la double matiere, la disionction du sexe n'a garde de rien produire, ains c'est la conjunction qui produit une nouvelle forme: il faut donc qui veut faire quelque chose de bon, prendre les spermes ou semence, non les corps entiers: pren donc le masle vif, & la femelle vive, & les conjoints ensemble, à fin qu'ils s'imaginent un sperme pour procreer un fruit de leur Nature: car il ne faut point que pas un se mette en la fantaisie de pouvoir faire la premiere matiere. La premier matiere de l'homme c'est la terre, de laquelle il n'y a homme si effronté qu'il voulust entreprendre d'en faire un homme, c'est Dieu seul qui sçait cest artifice: mais de la seconde matiere qui est desia creée facilement avec l'aide de Nature s'en engendrera la forme de laquelle elle est semence. L'Artiste ne faict rien en cecy, sinon de separer ce qui est subtil de ce qui est espois, & le mettre dans un vaisseau convenable: Car il faut bien considerer que comme une chose se commence ainsi elle se finit; de un se font deux, & de deux un & rien plus, il y a un Dieu, de cest un est engendré le fils, tellement que un en a donné deux, & deux ont donné un saint Esprit, procedant de l'un & de l'autre, ainsi a esté crée le monde, & ainsi sera le fin. Considerez exactement ces quatre premiers pointcs, vous trouverez en iceux premierement le pere, puis le pere & le fils, en fin le saint Esprit. Vous y trouverez les quatre Elements, & quatre Luminaires, deux celestes, deux centriques: Bref il n'y a rien au monde autrement qu'il apparoist en ceste figure, jamais n'a a esté, & jamais ne sera, & si je voulois remarquer tous les mysteres qui se pourroient tirer de là il en naistroit un grand volume. Je retourne donc à mon propos, & te dis en verité mon fils, que d'un tu ne sçauois faire un, c'est à Dieu seul, à qui est cela reservé en propre, qu'il te suffise que tu puisses de deux en creer un qui te soit utile, & à cest effect sçachez que le sperme multiplicatif est la seconde & non la premiere matiere de tous metaux & de toutes choses la premiere est invisible, elle est cachée dans la Nature ou dans les Elements, mais la seconde apparoist quelques-fois aux enfans de la science.

De la vertu de la seconde matiere.

T R A I C T E' VII.

M Ais à fin que tu puisses facilement comprendre qu'elle est ceste seconde matiere, je te descriray les vertus qu'elle a, par lesquelles tu la pourras cognoistre: sçachez donc au premier lieu que la Nature est divisée en trois regnes, desquels il y en a deux dont un chacun peut estre lui seul, encores que les deux autres ne fussent pas. Il y a le regne mineral, vegetal & animal: le regne mineral il est manifeste qu'il peut persister de soy-mesme, encores qu'il n'y eust au monde ny herbes ny hommes, le vegetable de mesme n'a que faire pour son establissement qu'il y ait au monde ny homme ny metaux: le troisieme au contraire prend vie des deux precedents, sans lesquels il ne pourroit estre, & est plus noble & precieux que les deux susdits, & estant le dernier domine sur eux, aussi la vertu se finit tousiours au troisieme, & se multiplie au second: voy-tu bien au regne vegetable, la premiere matiere est l'herbe ou l'arbre que tu ne sçauois creer, c'est la Nature qui le faict, mais la seconde matiere c'est la semence que tu vois, & en icelle se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au regne animal, la premiere matiere est la beste ou l'homme que tu ne sçauois creer, mais la seconde en laquelle il se multiplie tu la cognois, qui est la semence. Au regne mineral tu ne peux creer un metal, & si tu t'en vantes tu es vain & menteur: la Nature a faict cela, & combien que tu eusse la premiere matiere selon les Philosophes, c'est à sçavoir ce sel centrique, toutesfois tu ne le sçauois multiplier sans l'or, mais la semence des metaux est cogneuë seulement des fils de la science; Es vegetables les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Aux animaux la semence apparoist dedans les reins, ou le lieu de sa digestion sont les reins de l'homme. Quant aux mineraux, l'eau est leur
 semen-

semence, qui est au centre du coeur d'iceux, & de leur vie, les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, est le feu. Le receptacle de la semence des vegetaux c'est la terre, le receptacle de la semence animale c'est la matrice de la femelle & le receptacle en fin de la semence de l'eau minerale c'est l'air, & faut noter que le receptacle de la semence est tel qu'elle est la congelation des corps, & telle est la digestion, quelle est la resolution, telle la putrefaction quelle est la destruction. Or la vertu d'une chacune semence est de se pouvoir conjoindre à une chacune chose en son regne, d'autant qu'elle est subtile, & n'est autre chose qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graisse, or elle se cognoist ainsi, c'est que hors de son regne elle ne se joint naturellement à chose quelconque, elle ne se dissout point, mais se congele: car elle n'a pas besoin de solution, ains de congelation. Il est donc necessaire que les pores des corps s'ouvrent, à fin que le sperme soit poussé dehors, au centre duquel est la semence, qui n'est autre chose qu'air, & iceluy quand il rencontre matrice convenable, il se congele, & congele quand & soy ce qu'il trouve de pur, ou impur meslé avec le pur. Tant qu'il y a de la semence au corps, le corps est en vie, quand elle est toute consumée, le corps meurt, neantmoins tous corps apres l'emission de la semence, sont debilitez, & l'experience nous monstre que les hommes les plus adonnez à Venus, sont volontiers les plus debiles, comme les arbres qui font une année de grand rapport sont steriles l'année suyvante. La semence donc pour conclusion est une chose invisible, comme nous avons dit tant de fois, mais le sperme est visible, & est presque comme une ame vivante qui ne se trouve point és choses mortes, elle se tire en deux façons, la premiere façon est douce, l'autre avec violence. Mais d'autant qu'en cest endroit nous parlons de la vertu d'icelle. Je dis que rien ne naist au monde sans semence, & que par la vertu d'icelle toutes choses se font, & sont engendrées, sçachent donc tous les fils de la science, que c'est en vain qu'on cherche de la semence en un arbre coupé, il la faut chercher seulement en ceux qui sont verds & entiers.

*De l'art, & comme la Nature opere par
l'art en la semence.*

T R A I C T E' VIII.

Toute semence quelle qu'elle soit est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'art, ou par la Nature en une matrice convenable, & encores que la semence de soy soit plus noble que toute creature, toutesfois la matrice est sa vie, laquelle faict pourrir le grain ou le sperme, & cause de la congelation du poinct, & en outre par la chaleur de son corps, elle le nourrit, & le fait croistre, cela se faict en tous les trois regnes susdits de la Nature, & se fait naturellement par mois, par années, & par succession de temps. Mais subtil est l'artiste qui peut dans les regnes mineral & vegetable, trouver quelque accourcissement ou abreviation, non pas au regne animal; Au mineral l'artifice seulement paracheve ce que Nature ne peut parachever, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a bouché les pores d'un chacun corps, non dans les entrailles de la terre, mais en la superficie d'icelle, comme j'ay dit cy devant és precedents chapitres. Mais à fin qu'on entende plus facilement cela, j'ay bien voulu encores ajouter, que les Elements jettent quasi à l'ennuy l'un de l'autre leur semence au centre de la terre, comme dans leurs reins, & le centre par le mouvement continuel le pousse dans les matrices, lesquelles sont sans nombre, car autant de lieux autant de matrices, l'une toutesfois plus pure que l'autre, & ainsi presque à l'infiny. Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruict pur & net en son semblable. Comme pour exemple és animaux vous avez les matrices des Femmes, des Vaches, des Iumens, des chienes &c. Au regne mineral & vegetal, sont les metaux, les pierres, les sels: Car en ces deux regnes principalement les sels sont à considerer, leurs lieux, selon le plus ou le moins.

De

De la commixtion des metaux, ou de la façon de tirer la semence metallique.

TRAICTE' IX.

NOUS avons parlé cy dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme & de la semence, descendons maintenant à la pratique, à sçavoir comment les metaux se doivent mesler, & quelle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez donc que la femme est une mesme chose que l'homme, car ils naissent tous deux d'une mesme semence, & dans une mesme matrice, il n'y a que faute de digestion en la femme, & que la matrice qui produit le masle, a le sang & le sel plus pur, ainsi la Lune est de mesme semence que le Soleil, & d'une mesme matrice, mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digeste selon le temps de la Lune celeste. Mais à fin que tu te puisses plus facilement imaginer, comment les metaux s'assemblent & se joignent ensemble, pour jetter & recevoir la semence regarde le Ciel & les Spheres des Planettes: Tu vois que Saturne est le plus haut de tous auquel succede Iupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & en fin la Lune. Consideres maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais elles descendent, mesmes l'experience nous apprend, que le Mars se convertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'une Sphere. Ainsi facilement le Iupiter est transmué en Mercure, pource que Iupiter est plus haut que Mercure, celui-là le second après le firmament, celui-cy le second au dessus de la terre, & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse, le Soleil se mesle au milieu: mais il n'est jamais amélioré par les inferieurs. Or tu noteras qu'il y a une grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil, comme aussi entre Mercure & Iupiter, Mars & Venus, lesquels tous ont le Soleil au milieu.

La

La plupart des operateurs sçavent bien comme on transmuë le Fer en Cuivre sans le Soleil: & comme il faut convertir le Iupiter en Mercure, mesme il y en a quelques-uns qui de Saturne en font de la Lune? Mais s'ils sçavoient par ces mutations seules administrer la Nature, certes ils trouveroient une chose plus precieuse que tous les tresors du monde. C'est pourquoy je dis qu'il faut sçavoir quels metaux tu dois conjoindre ensemble, & desquels la Nature est correspondante l'une à l'autre. C'est pourquoy il y a un certain metal qui a la puissance de consumer tous les autres: car c'est comme leur eau & leur mere: & il n'y a qu'une seule chose qui luy resiste, qui est l'humide radical du Soleil & de la Lune, & est amelioré par iceluy, mais à fin que je le descouvre, c'est l'Acier, il s'appelle ainsi, si une fois il se joint avec l'or, ou l'or avec luy, il jette sa semence, & est debilité jusques à la mort, alors l'acier conçoit & engendre un fils plus clair que le pere, puis apres si la semence de ce fils desia né est mise en la matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus aspre à enfanter de tres-bons fruicts. Il y a toutes-fois un autre Acier qui est comparé à cestuy-cy, lequel est de soy créé de la Nature, & sçait par une admirable force & puissance, tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui est le commencement de nostre oeuvre.

*De la generation supernaturelle du fils
du Soleil.*

TRAICTE' X.

Nous avons cy devant traicté des choses que la Nature crée tous les jours, & que Dieu a créées de long temps, à fin que ceux, qui sont inquisiteurs de la science entendissent plus facilement la possibilité

bilité de la Nature & jusques où elle peut estendre ses forces: Mais pour ne differer plus longuement, je commenceray à declarer la maniere de faire la pierre des Philosophes. Sçachez donc que la pierre, ou la teinture des Philosophes, n'est autre chose que l'or, extremement digeste c'est à dire reduit & amené à une superbe digestion: Car l'or vulgaire, est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir elle produit de la semence, ainsi l'or quand il meurit il pousse hors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoy l'or, ou un autre metal ne produit point de semence? la raison est d'autant qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empesche qu'il n'aye une chaleur suffisante, & en quelques lieux il se trouve de l'or impur, que la nature eust bien voulu parfaire, mais elle a esté empeschée par la crudité de l'air. Comme pour exemple en Pologne croissent bien les Orangers comme les autres arbres; en Italie & ailleurs où est leur terre naturelle ils y croissent, non seulement, ains ils y portent fruicts quant & quant, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance, mais en ces lieux froids nullement: car lors qu'ils pensent meurir ils sont empeschez par la crudité de l'air & ainsi on n'y a jamais de bons fruicts; que si quelquesfois la Nature y est aydée par l'art & industrie; comme de les arroser d'eau tiede, & les tenir en des caves, alors l'artifice faict esclorre ce que la Nature ne pouvoit; & le mesme entierement arrive aux metaux. L'or peut apporter fruict, & semence, par le moyen de laquelle il se peut multiplier, mais c'est par l'industrie d'un habile artiste, qui sçait aider & pousser la Nature, autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la nature, il erreroit. Car non seulement en ceste science, mais en toutes choses nous ne pouvons rien faire que ayder la Nature, & ne la pouvons ayder par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais d'autant que cela ne se peut faire en un corps metallique congelé à cause que les esprits n'apparoissent point, il faut premierement que le corps soit dissous, & que les pores d'iceluy soient ouverts, à fin que la Nature puisse operer: Mais à sçavoirmon quelle doit estre ceste resolution? Je veux icy advertir le Lecteur, que combien qu'il y aye plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, qu'il

n'y en a neantmoins veritablement que de deux sortes, dont l'une est vraye & naturelle, l'autre violente, sous laquelle toutes les autres sont comprises: la naturelle est telle qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en nostre eau, à fin que la semence soit poussee dehors cuitte & digeste, & puis mise dans sa matrice. Mais ceste eau, c'est nostre eau celeste, non vulgaire, qui ne mouille point les mains, toutesfois est comme de pluye, le corps c'est l'or, qui donne sa semence, la Lune est nostre (non pas l'argent vulgaire) qui la reçoit, le tout est puis après regy par nostre feu continuel, durant l'espace de seps mois, & quelquefois dix, jusques à ce que nostre eau consume trois & en laisse un, & ce au double, puis apres elle est nourrice du laict de la terre, ou de la gresse qui naist és mammelles d'icelle, & est regie & conservée de putrefaction par le sel de Nature, & ainsi est engendré cest enfant de la seconde generation. Venons maintenant de la Theologie à la Practique.

*De la pratique & confection de la pierre
ou teinture selon l'art.*

TRAICTE' XI.

NOUS avons estendu nostre discours par tous ces chapitres precedens, donnant les choses à entendre par exemples, à fin que plus facilement on peut comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature se doit faire en ceste façon. Resp. De nostre terre par unze degrez, unze grains, & de nostre or (non de l'or vulgaire) un grain, de nostre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains, & garde toy bien, te di-je, de prendre or ny argent vulgaire, car ils sont morts, & n'on aucune vigueur, mais pren les nostres qui sont vifs, puis les mets dans nostre feu, & de là se fera une liqueur seche, car premierement la terre se resoudra en eau, laquelle s'appelle le Mercure des Philosophes, & ceste eau resoult les corps du Soleil & de la Lune, & les consume,
de

de façon qu'il n'en demeure que la dixjesme partie, avec une part, & voyla ce qu'on appelle humide radical. Puis apres Resp. de l'eau de sel nitre, tirée de nostre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive, si tu sçais caver & foüir dans la fosse naisue & naturelle, prens donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans icelle eau tu mettras cest humide radical, mets le tout au feu de putrefaction & generation, non tel toutesfois comme tu a fait en la premiere operation, gouverne le tout avec grand artifice & discretion, jusques à ce que les couleurs apparoissent comme une queuë de Paon, gouverne bien encores un coup, & qu'il ne t'ennuye point en digerant tousiours jusques à ce que les couleurs cessent, & qu'il n'y en aye qu'une seule qui apparoisse, à sçavoir la couleur verte, & ainsi des autres, & quand tu verras au fond du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge: ouvre ton vaisseau alors mouïlle une plume, & en oingts un morceau de fer, s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantost, & y mets autant de ceste eau qu'il y a entré d'air creu, cuis le tout de rechef jusques à ce qu'il teigne. Jusques là est allée mon esperience, je n'ay rien trouvé plus outre, je ne peux que cela. Mais cest eau que je dis, doit estre le menstruel du monde, de la Sphere de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Je t'ay voulu decouvrir icy tout, & si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, je t'ay revelé tout, principalement au premier & second oeuvre. Mais touchant le feu il nous reste encores quelque chose à dire, le premier feu ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, & qui environne la matiere: le second est un feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Or je te dis la verité, que je t'ay decouvert le regime du feu, si tu entends la Nature. Il nous faut donc parler du vaisseau, lequel doit estre naturel, & deux suffisent, mais le vaisseau du premier oeuvre faut qu'il soit rond; & en la seconde oeuvre un peu moins, ains longuet comme une phiole ou ovale: Mais en tout & par tout, sçachez que le feu de Nature est unique, & s'il y a de la diversité, la distance des lieux en est cause. Comme aussi le vaisseau de nature est unique, mais nous nous servons de deux pour abreger. La matiere

tiere est aussi une, mais de deux substances. Si tu bandes donc ton esprit, & que ce soit ton intention de produire quelques choses, regarde premierement celles qui sont desia creées, car si tu ne peux venir à bout de celles cy, qui sont ordinairement devant tes yeux, à grand peine viendras-tu à bout de celles qui sont encores à naistre, & que tu desire produire: produis dis-je, car il faut que tu sçaches que tu ne sçauois rien creer, cela est le propre de Dieu, mais de rendre apparentes les choses occultes & cachées à l'ombre, de les rendre dis-je evidentes, & leur oster leur ombre, cela est quelquefois permis aux Philosophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur concède par le ministere de la Nature. Consideres un peu je te prie en toy mesme la simple eau de la pluye; Qui est-ce qui croiroit jamais qu'elle eust & contint en soy toutes les choses qui sont au monde, les pierres dures, les sels, l'air, la terre, le feu, puis qu'en evidence elle n'apparoist autre chose qu'une simple eau? Que diray-je de la terre? qui contient en soy, eau, feu, air, sel, & n'apparoist neantmoins que terre? O admirable Nature! qui sçait par l'eau produire des fruicts admirables en la terre, & leur suppediter la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font, & neantmoins les yeux vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont les yeux de l'intellect & de l'imagination, qui le voyent d'une veuë tres-veritable: Car les yeux des sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs. Comme par exemple, les yeux des hommes communs voyent que le Soleil est chaud: les yeux des Philosophes au contraire, voyent le Soleil estre plustost froid, mais ses mouvements estre chauds. Car ses actions & ses effects sont cogneus par la distance des lieux: le feu de Nature est un, & mesme avec luy. Car tout ainsi comme le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres, des Planettes, & que de ce centre du ciel il espart en bas sa chaleur par son mouvement. Ainsi au centre de la terre est un Soleil terrestre, qui par son mouvement perpetuel pousse la chaleur ou ses rayons en haut à la superficie de la terre: & sans doute ceste chaleur intrinseque est beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu elementaire que nous voyons, mais elle est temperée par l'eau sousterrine, qui de jour en jour penetre & passe par les pores de la terre en la rafraischissant,

& par

& par mesme similitude l'air tempere le Soleil celeste & sa chaleur, l'air dis-je, qui de jour en jour vole à l'entour de la terre, & si cela n'estoit, par ceste chaleur toutes choses seroient consumées, & rien ne naistroit. Mais comme ce feu invisible, ou ceste chaleur centrale consumeroit tout si l'eau n'intercedoit & ne la temperoit, ainsi la chaleur du Soleil destruiroit tout, n'estoit l'air qui intervient au milieu. Mais je diray maintenant en peu de mots, comme ces Elements agissent entr'eux: Dans le centre de la terre est le Soleil centrique qui par son mouvement ou par le mouvement de son firmament, jette une grande chaleur qui s'estend jusques à la superficie de la terre. Ceste chaleur cause l'air en ceste façon. La matrice de l'air, c'est l'eau, laquelle engendre des fils de sa Nature, mais dissemblables, & beaucoup plus subtils, car où le passage est denié à l'eau, l'air y entre; puis quand ceste chaleur centrale (laquelle est perpetuelle) agit, elle faict eschauffer & distiller ceste eau, & ainsi ceste eau par la force de la chaleur se change en air, & par ce moyen passe jusques à la superficie de la terre, parce qu'il ne peut souffrir d'estre enfermé, où apres qu'il est refroidy, il se resoult en eau dans les lieux opposites, cependant il arrive quelquefois que non seulement l'air, mais l'eau aussi passe jusques à la superficie de la terre, comme il apparoist en ces noires bruïnes qui sont portées par violences jusques en l'air, dequoy je vous donneray un exemple familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot à feu lent, vous verrez s'eslever petit à petit des vapeurs lentes & douces, à feu plus fort apparoistront des vapeurs plus crasses. Ceste chaleur centrale opere en ceste mesme façon, l'eau la plus subtile est eslevée en l'air, & ce qui est plus crasse & espais tirant sur le sel ou graisse, il le distribuë à la terre, d'où naissent choses diverses, le reste se change en rochers & en pierres. Quelqu'un pourroit objecter si la chose estoit ainsi, cela se feroit continuellement, & neantmoins bien souvent on ne sent aucun vent. Je responds qu'il n'y a point de vent à la verité quand l'eau n'est point jetée violemment dans le vaisseau distillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas tousiours du tonnerre, encores qu'il pleuve & qu'il vente, mais seulement quand par la force de l'air une eau

trouble

trouble est portée par violence jusques à la sphere du feu: car le feu n'endure point l'eau. Nous en avons un exemple devant nos yeux, jettez de l'eau froide dans une fournaise ardante, vous orrez quels tonnerres elle excitera: Mais pourquoy uniformement l'eau n'entre-elle en ces lieux? la raison est pour ce qu'il y a plusieurs de tels lieux vagues & concavités, quelquefois une concavité pousse hors de soy eau & vents par certains jours ou mois jusques à ce qu'il se face une repercussion d'icelle. Comme nous voyons en la mer les flots se suivre plusieurs lieües avant que trouver qui les repousse: mais retournons à nostre propos. Je dis donc que le feu ou la chaleur est cause du mouvement de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & la terre est la nourrice, ou le receptacle de tout, mais si ce n'estoit l'eau qui refrigere la terre, & nostre air, la terre seroit rendüe extremement seiche pour deux raisons susdites, c'est à sçavoir à cause de la chaleur tant du mouvement centrique que du Soleil celeste. Neantmoins en quelques lieux il arrive que les pores de la terre estans bouchez l'humidité ne peut penetrer, & alors par la correspondance des deux Soleils, celeste & ce~trique, qui ont entr'eux une puissance ayman-tine, il arrive dis-je que la terre s'enfla~me à ceste chaleur.

Et ainsi quelque jour le Monde perira.

Fay doncques que l'operation en nostre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, à fin qu'elle sorte jusques sur la superficie de la terre, & qu'elle respande le reste par les pores de la terre, & alors à l'opposite l'air se changea en eau beaucoup plus subtile que n'estoit la premiere, & cela se fera ainsi, si tu donnes à denoter à nostre vieillard, l'or & l'argent, à fin qu'il les consume, & que luy en fin mourant soit bruslé, que ses cendres soient esparcés dans l'eaü, & alors cuit le tout jusques à ce que ce soit assez, & tu auras une medecine qui guerit la lepre. Advise au moins que tu ne prennes le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid, mesle les natures ensemble, s'il y a quelque chose de contraire à la nature, car une seule chose t'est necessaire, separe la, à fin que la Nature soit semblable à la Nature, fay cela avec le feu, non avec la main, & sçaches que si tu ne suis la Nature tout ton labeur est vain, & je te jure par le Dieu qui est Saint, que je t'ay icy dit tout

ce que le pere peut dire à son fils. Qui a des oreilles qu'il oye, & qui a du sens qu'il comprenne.

De la pierre, & de sa vertu.

TRAICTE' XII.

NOUS avons assez amplement discouru aux chapitres precedents de la production des choses naturelles, des Elements, & des matieres, premiere & seconde, des corps, des semences, & en fin de l'usage & vertu d'iceux. J'ay en outre escrit la façon de faire la pierre, mais touchant la vertu d'icelle, j'en reveleray maintenant tout autant que l'experience m'en a montré, & que la Nature m'en a concedé. Mais à fin que de rechef sommairement & en peu de paroles je mette par abregé ces douze traictez, & que le lecteur craignant Dieu puisse concevoir mon intention, la chose en va ainsi. Quand à la verité de l'art, si quelqu'un en doute, qu'il lise les escrits des Anciens verifié par raison & par experience, ausquels, comme dignes de creance, on ne doit faire difficulté d'adjouster foy en leur dire: que si quelqu'un trop opiniastre ne veut croire leurs escrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit que contre celui qui nie les principes il ne faut jamais disputer: car les sourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie quelle prerogative auroient les autres choses universellement qui sont au monde par dessus les metaux. Pourquoi les exclurons-nous seuls de l'universelle benediction que le Createur a donné à toutes choses, incontinent après la création du monde, comme les saintes lettres nous tesmoignent & qu'une vaine & imaginaire denegation de semence leur seroit attribuée. Que si nous sommes contraints de confesser qu'ils ont de la semence, qui est-ce qui est si sot, qu'il ne croye qu'ils peuvent estre multipliez en icelle? & en sa Nature la Phisique est veritable, la Nature l'est aussi, mais rarement il se treuve un Operateur qui soit vray: Vnique est la Nature, l'art

l'art est unique: mais les Operateurs sont divers. Or quand à ce que la Nature cree les choses des Elements, elle le fait par le vouloir de Dieu, & ce de la premiere matiere, que Dieu seul sçait & cognoist, mais elle les multiplie par la seconde, que les Philosophes cognoissent. Rien ne se fait au monde sans le vouloir de Dieu, & de la Nature. Car chaque Element à la verité est en sa sphere, mais l'un ne peut estre sans l'autre, l'un vit par le moyen de l'autre, & toutesfois conjoints ensemble ils ne s'accordent point, mais l'eau est le plus digne de tous les Elements, pour ce que c'est la mere de toutes choses, & sur icelle nage l'esprit du feu, par le feu: L'eau est faite la premiere matiere, c'est à sçavoir par le combat du feu avec l'eau, & ainsi s'engendrent des vents ou vapeurs, apres & faciles à estre congelez avec la terre par l'air crud, qui dès le commencement a esté separé d'icelle, ce qui sa fait sans cesse, & par un mouvement perpetuel, car le feu ou la chaleur n'est point excitée autrement que par le mouvement, ce qui se peut voir manifestement en un fer, lequel en le limant devient aussi chaud que s'il estoit rougy au feu, le mouvement donc cause la chaleur, & esmeut l'eau, & le mouvement de l'eau cause l'air, qui est la vie de toutes choses vivantes. Les choses donc croissent en ceste maniere, comme j'ay dit cy dessus, c'est à sçavoir de l'eau, car de sa vapeur plus subtile, les choses plus subtiles & legeres procedent: mais de son huile, en viennent choses plus belles & excellentes que les premieres. Si donc par vostre operation vous voulez amender Nature, & luy donner un estre plus parfaict & accomply, faites dissoudre le corps dont vous voulez vous servir, & ostez lui son terrestre & superflu, lavez le, & le nettoyez bien, mettez les choses cuittes avec les cuittes, les pures avec les pures, & les creuës avec les creuës, selon le poix de Nature, & non pas de la matiere: Car vous devez sçavoir que le sel nitre central ne prend point d'avantage de la terre, qu'il luy en est besoin, pure ou non, mais la graisse ou l'unctuosité de l'eau se gouverne & manie d'autre façon, parce que jamais on n'en peut avoir de pure, & se nettoye par double chaleur, & derechef se reünit & conjoint.

F I N

K

Epi-

*Epilogue, sommaire, & conclusion des douze
traictez cy dessus.*

A My Lecteur, j'ay faict, & composé ces douze traictez en faveur de ceux qui ayment ceste science, à fin qu'ils cognoissent les operations que la nature nous enseigne, avant qu'ils commencent à travailler: & comme elle produit toutes les choses qui sont au monde à fin qu'ils ne perdent point le temps, & ne vueillent s'efforcer d'entrer dans la porte sans avoir les clefs, parce que celuy se travaillera en vain, si premier il n'a la cognoissance de la Nature, voulant mettre la main à l'ouvrage; Car en ceste sacrée, sainte, & venerable science, celui-la marchera en perpetuelles tenebres qui n'a le Soleil pour flambeau qui luy esclaie, & est enveloppé d'une obscurité grande, si Phoebe l'autre lampe du monde ne luy faict voir sa lumiere argentine parmy l'obscur de la nuict. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoist pas à nos yeux, l'ombre de la nature n'est autre chose qu'un corps à nostre veuë, celuy qui est esclairé de ceste belle lumiere naturelle, tous nuages se dissipent & disparoissent de devant ses yeux, il met toutes difficultez souz le pied, toutes choses luy sont claires, presentes & manifestes, & sans empeschement aucun, on peut voir le poinct de nostre magnesie qui correspond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la terre, car la lumiere de Nature darde ses rayons jusques là & nous fait voir ce qui est là de plus recelé; prenez cecy pour exemple: Que l'on veste de pareils vestemens un petit garçon & une fille de mesme aage, mettez les prez l'un de l'autre, personne ne pourra recognoistre qui est le masle ou la femelle des deux, parce que nostre veuë ne peut penetrer jusques en l'interieur, & pour cette occasion nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vray: Mais quand ils sont desaccoustrez & mis à nud, en façon que l'on les puisse voir comme Nature les a formez, l'on recognoist facilement l'un & l'autre en son sexe: Par semblable aussi

aussi nostre intellect fait ombre à l'ombre de la Nature, parce que le corps nud en l'homme est l'ombre de la semence de Nature: Tout ainsi donc que le corps humain est couvert de vestemens, ainsi la Nature humaine est couverte du corps: laquelle Dieu s'est reservée à couvrir & decouvrir comme il luy plaist. Je pourrois en cest endroit, ampleme~t & Philosophiquement discourir de la dignité de l'homme, de sa creation, & generation: mais je passeray cela sous sile~ce, veu que ce n'est pas icy le lieu d'en traiter, nous parlerons seulement un peu de sa vie. L'ho~me donc créé de la terre, vit de l'air, car dedans l'air est cachée la viande de la vie, que de nuict nous appelons rosée, & de jour, eau mais eau rarefiée, de laquelle l'esprit invisible congelé est meilleur & plus precieux que toute la terre universelle: O sainte & admirable Nature, qui ne permet point aux enfants de la science de faillir, comme tu le demonstres de jour en jour, és actions de la vie humaine. Or en ces douze traictez j'ay allegué toutes ces raisons naturelles, à fin que plus facilement le Lecteur craignant Dieu, & desireux de sçavoir, puisse comprendre tout ce que j'ay veu de mes yeux, & que j'ay faict de mes mains propres, sans aucune fraude ny sophistications: Car il est impossible d'attaindre à la perfection de cest art, si ce n'est par une singuliere revelation, ou par une secrette demonstration faicte par un amy. C'est une chose vile, & tres-precieuse, laquelle je repeteray icy volontiers encores que je l'ay descrite quelque fois. Resp. donc de notre air dix parties de l'or vif, ou de la Lune vive une partie, & mets le tout dans ton vaisseau, & le cuis avec l'air premierement, à fin qu'il soit eau, & puis non eau, si tu ignores cela, & que tu ne sçaches cuire l'air, sans doute tu failleras, c'est là la vraye matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas jusques à ce qu'il plaise à l'Operateur, c'est l'eau de nostre rosée, de laquelle est tiré le salpêtre des Philosophes, duquel toutes choses croissent & se nourrissent. Sa matrice est le centre du Soleil & de la Lune tant celeste que terrestre, & à fin que je le die le plus ouvertement, c'est nostre aymant, que par cy devant j'ay nommé Acier. L'air engendre cest aymant, & cest aymant engendre ou fait apparoistre nostre air. Je t'ay icy saintement dit verité, prie Dieu

qu'il favorise ton entreprise, & par ainsi tu auras icy la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui assure que son pere est le Soleil & la Lune sa mere, que le vent l'a porté, dans son ventre, à sçavoir le sel Alkali, que les Philosophes ont nommé sel Armoniac & vegetable, caché dans le ventre de la magnesie. Son operation est telle: Il faut que tu dissolves l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixjesme partie d'or sigille cela, & travaille avec nostre feu jusques à ce que l'air se change en poudre, & alors apparoistront plusieurs couleurs. J'eusse décrit l'entiere procedure en ces traictez, mais d'autant qu'elle est assez au long expliquée dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, je n'ay voulu traicter que de la premiere & seconde matiere, ce que j'ay fait franchement & à coeur ouvert, & ne pense pas qu'il y aye homme au monde qui l'aye fait mieux que moy: car ce que je dis, je le dis non pour l'avoir leu dans les Autheurs, mais pour l'avoir fait de mes propres mains. Parquoy si tu ne m'entens, ou que tu ne veuilles croire la verité, n'accuse point mon livre, mais toy-mesme, & croy que Dieu ne te veut point reveler ce secret, prie le donc assiduellement, & relis plusieurs fois mon livre, principalement l'Epilogue de ces douze traictez, & considerant tousiours la possibilité de la Nature, & les actions des Elements, & lequel est la principale entrée en iceux, mais sur tout en la rarefaction de l'eau ou de l'air, car les cieux ont ainsi esté créés & tout le monde, & je t'ay bien voulu dire cela, comme le pere à son fils. Ne t'esmerveille pas au reste de ce que j'ay escrit tant de traictez, ce n'a pas esté pour moy, car je n'ay point besoin de livres, mais pour advertir plusieurs qui travaillent en vain, & despensent vainement leurs moyens: & si en outre j'eusse bien peu comprendre le tout en peu de lignes, voire en peu de mots; mais je t'ay voulu conduire par raisons & par exemples à la cognoissance de la Nature, à fin que devant toutes choses tu sceusses ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature se fust ouverte & cogneuë & sa lumiere & son ombre, & ne te fasches point si tu trouves quelquesfois des contrarietez en mon livre, selon la coustume generale de tous les Philosophes, tu en as besoin, & à fin que l'entendes,

tendes, la rose ne se trouve point sans espines, espluches diligemment ce que j'ay dit cy dessus, à sçavoir comme~t les Elements distillent au centre de la terre l'umide radical, & comme le Soleil terrestre & centrique le repousse & sublime par son mouvement continuel jusques à la superficie de la terre. I'ay dit encores que le Soleil celeste à certaine correspondance avec le Soleil centrique, car le Soleil celeste & la Lune ont une particuliere force de distiller sur la terre par leurs rayons, car la chaleur facilement se joint à la chaleur, & com~e le Soleil ce~trique a sa mere, & une eau cruë perceptible, ainsi le Soleil celeste a sa mere & une eau subtile & perceptible, en la superficie de la terre, les rayons se joigne~t aux rayo~s & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoy quand il pleut la pluye prend de l'air une certaine force de vie, & la conjoint avec le sel nitre de la terre (lequel est tout de mesme que le tartre calciné qui par sa siccité attire l'air à soy & le resout en eau) & ce sel nitre de la terre a une mesme force d'attirer l'air, car il a esté air luy mesme, & est conjoint avec la graisse de la terre, & tant plus les rayons du Soleil sont forts, copieux, & en plus grande abondance, tant plus grande quantité de sel nitre se faict, & par consequent plus grande quantité de froment vient à croistre sur la terre, ce que nous enseigne l'experience de jour en jour. I'ay bien voulu declarer au long la correspondance que toutes les causes ont entre elles, & la force du Soleil, de la Lune, & des Estoilles, & ce à cause des ignorants: car ceux qui sçavent n'ont besoin d'instruction, car nostre subject est devant les yeux de tout le monde & ne se cognoist pas. O nostre Ciel, ô nostre eau, ô Mercure nostre, ô sel nitre nostre, qui repaires dans la Mer du monde, ô vegetable, ô soulfhre fixe & volatil, ô fesses ou teste de mort de nostre mer: Eau qui ne mouille point, sans laquelle personne au monde ne peut vivre, & sans laquelle il ne s'engendre & ne paroist rien en toute la terre; voila les epithetes de L'oiseau de Hermes qui ne repose jamais, elle est de vil prix, & personne ne s'en peut passer, par ainsi tu la cognois, tu as la chose la plus precieuse qui soit en le monde, laquelle je te dis ouvertement n'estre autre chose que nostre eau pontique, laquelle se congele dans le Soleil & la Lune, & se tire neantmoins du Soleil & de la Lune, par l'artifice de

nostre Acier, & par une façon esmerveillable & Philosophique, si elle est conduite par un sage fils de la science. Le n'avois à la verité aucune envie de publier ce livre, par les raisons que j'ay recitées en la Preface. Toutefois le desir que j'ay de satisfaire & profiter aux esprits ingenuës & vrays Philosophes, m'a vaincu à fin que je monstrasse une bonne volonté à ceux qui me cognoissent, & que je manifestasse à ceux qui sçavent la science que je suis leur compaignon & pareil, & que je desire avoir leur cognoissance, je ne doute point qu'il n'y aye plusieurs gens de bien & de bonne conscience qui possèdent secretement ce grand don de Dieu, je les prie & conjure qu'ils ayent en singuliere recommandation le silence d'Arpocrates, & qu'ils se facent sages & advisez par mon exemple: car toutesfois & quantes que je me suis voulu declarer aux grands, cela m'a tousiours esté ou nuisible ou dommageable. Tellement que par cest escrit je me manifeste aux fils de la science: & par mesme moyen j'instruis les ignorans. Car il faut que les heritiers de la science croyent qu'ils n'auront jamais meilleure voye pour travailler que celle que je leur ay icy monstrée: car ouvertement j'ay dit tout ce qu'il y a, principalement de l'extraction de nostre sel Armoniac, ou Mercure Philosophique, tiré des entrailles de nostre eau pontique, & si je n'ay pas bien apertement revelé l'usage d'icelle, c'est ce que je n'ay pas eu licence du Maistre de la Nature de parler plus outre: car Dieu seul doit reveler cela, qui cognoist les coeurs & les esprits des hommes, lequel pourra ouvrir l'entendement à celuy qui le priera diligemment, & lira plusieurs fois ce petit traicté. Le vaisseau comme j'ay dit est unique, depuis le commencement jusques à la fin ou au plus deux: Le feu soit continuel en l'un & l'autre ouvrage, à raison dequoy ceux qui faillent: qu'ils lisent les 10. & 11. traictez: Car si tu travailles en la tierce matiere tu ne feras rien. Et sçais-tu ceux qui travaillent en ceste tierce matiere ce sont ceux qui laissant nostre Sel unique qui est le vray Mercure, s'amusent à travailler sur les herbes, pierres, animaux minieres, &c. Car excepté nostre Soleil & Lune, qui sont couvers de la sphere de Saturne, il n'y a rien de veritable, & qui desire venir à la fin désirée, qu'il sçache la conversion des Elements, qu'il sçache faire pondereux

dereux ce qui de soy est leger, qu'il sçache faire que ce qui est de soy esprit ne le soit plus: car alors il ne travaillera point en chose estrange: le feu est le regime de tout, & tout ce qui se fait en cet art, se fait par le feu, & non autrement, comme nous avons dit cy dessus suffisamment. Adieu benevole Lecteur, & j'ouÿs longuement de ces miens labeurs que j'ay confirmez par experience, j'ouÿs-en di-je à la gloire de Dieu, au salut de ton ame, & au profit de ton prochain.

Enigme Philosophique du mesme

Authour.

IE vous ay desia descouvert & manifesté, ô enfans de verité, tout ce qui dependoit de la source de la fontaine universelle, si bien qu'il ne me reste plus rien à dire, car en mes precedents traictez, j'ay expliqué suffisamment par exemple, ce qui est de la Nature, j'ay déclaré la Theorique & Practique tout autant qu'il m'a esté possible & permis. Mais à fin que personne ne se puisse plaindre que j'ay escrit trop laconiquement, & que j'aye obmis quelque chose pour ma briesveté, je vous decriray encores tout au long l'oeuvre entiere, mais enigmatiquement, à fin que vous jugiés jusques où je suis parvenu par la permission de Dieu. Il y a une infinité de livres escrits de cest art, mais à grand'peine trouverez-vous en pas un la verité si clairement expliquée, ce que j'ay bien voulu faire, d'autant que j'ay plusieurs fois conferé avec plusieurs qui pensoient bien entendre les escrits des Philosophes, mais j'ay bien cogneu par leurs paroles qu'ils les interpretoient beaucoup plus subtilement que la Nature ne requiert, car elle est simple, & mes paroles veritables, toutesfois, leur sembloient trop viles & trop basses, pour leur esprit, qui ne concevoit que des choses hautes, mesme il m'est arrivé que j'ay déclaré la science de mot à mot, à quelques uns, qui n'ont jamais peu rien faire, pour ce qu'ils ne croyoient pas qu'il y eust de l'eau dans nostre Mer, & vouloient neantmoins estre appelez Philosophes. Puisque donc

ces gens là n'ont peu entendre mes paroles proferees sans Enigme ny obscurité, je ne crains point, comme les Anciens ont craint anciennement, que personne le puisse si facilement entendre, c'est un don de Dieu aussi. La verité est bien, que si en ceste science il estoit requis une subtilité d'esprit, & que la chose fust telle qu'elle peust estre apperceuë par les yeux du vulgaire. J'ay rencontré de beau esprits & ames propres pour rechercher telles choses, mais je vous dy que vous soyez simples & non point trop prudens, jusques à ce que vous ayez le secret, car alors que vous l'aurez, necessairement la prudence vous accompagnera, & pourrez aussi facilement composer une infinité de livres, car cela est bien plus facile à celuy qui est au centre, & voit la chose, que celuy qui marche sur la circonference, & n'a rien que l'ouye, vous avez la seconde matiere de toutes choses clairement descrite, mais je vous adverty que si vous voulez parvenir à ce secret, qu'il vous faut sur tout prier Dieu, puis aymer vostre prochain, & en fin n'allez point imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sçait rien, mais demeurez en la simple voye d'icelle, car en la simplicité vous pourrez mieux toucher la chose, que la voir parmy tant de subtilitez. Ne vous amusez point aux syllabes, en lisant mes escrits, mais considerez tousiours la Nature, & ce qu'elle peut: & devant que commencer l'oeuvre, imaginez vous bien ce que vous cherchez, & quel est le but de vostre intention, car il vaut mieux l'apprendre premierement par imagination qu'à ses despens. Le vous dis encores qu'il vous faut trouver une chose qui est occulte, de laquelle par un grand artifice se tire une eau, laquelle sans violence & sans bruit, dissous l'or, voire mesme aussi doucement & naturellement que l'eau chaude dissout & liquefie la glace. Si vous avez trouvé cela vous avez la chose de laquelle l'or a esté produit, & combien que les metaux & toutes les choses du monde ayent leur origine d'icelle: il n'y a rien toutesfois qui luy soit si amy que l'or, d'autant qu'il est le plus pur de toutes choses, & par ainsi je conclus que si vous ne voulez vous rendre sages par mes admonitions, vous m'avez pour excuse, qui ne desire que vous profiter, je l'ay faict fidellement tant qu'il m'a esté concedé, & comme un homme de bonne conscience, si vous deman-

dez qui je suis, je suis Citoyen du monde, si vous me cognoissez, & que vous soyez gens d'honneur, vous vous taiserez, si vous ne me cognoissez point ne vous en enquestez pas plus avant, car jamais à homme vivant je n'en declareray plus qu'il est porté par cest escrit public, croyez moy, que si je n'estois de telle condition que je suis, je n'aurois rien de plus agreable que la vie solitaire, ou demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes: car je voy que tout ce qu'il y a au monde n'est que vanité: la fraude & l'avarice sont en regne, toutes choses se vendent, & en fin la malice a surmonté la vertu, je voy devant mes yeux la felicité de la vie future, de cela je me resioüis, je ne m'esmerveille plus de ce que les Philosophes anciens apres qu'ils avoient ceste excellente medecine, ne se soucient point d'abreger leurs jours, la vie future est devant les yeux d'un vray Philosophe, comme la face dans un miroir quand tu te regardes, que si Dieu te donne la fin desirée, tu me croiras & ne te reveleras point au monde.

*S'ensuit la parabole ou Enigme Philosophique,
adjousté de surplus.*

IL arriva une fois que navigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu au bord d'une certaine grande Mer: Et combien que j'eusse cognoissance entiere des advenües & proprietéz de ceste Mer, toutesfois j'ignorois si en ces quartiers là on pouvoit trouver ce petit poisson nommé Echeneis: que tant de personnes, grandes & petites ont recherché jusques au jour present avec tant de sollicitude. Mais cependant que je regarde çà & là les Molosines nageantes avec les Nymphes, je me laisse emporter au sommeil, fatigué que j'estois de mes labeurs precedents & abbatu tant par la varieté de mes cogitations, que par le doux murmure de l'eau; Comme donc je dormois ainsi doucement, il m'arrive une vision merveilleuse, car je vis sortir de nostre Mer le vieillard Neptune d'une apparence venerable, & armé de son Trident, lequel apres une

amiable salutation me meine en une Isle tres-agreable. Ceste belle Isle estoit située du costé du Midy, & tres-abondante de toutes choses necessaires pour la vie & pour les delices de l'homme: Les champs Elisiens tant vantez par Virgile ne sont rien au prix. Tout le rivage de l'Isle estoit environné de Myrtes, de Cypres, & de Rosmarin. Les Prez herbus, tapissez de diverses couleurs resioüissoient la veuë de leur varieté, & remplissoient le nez d'une odeur tres-suave. Les collines estoient pleines de Vignes, d'Oliviers, & de Cedres. Les forests n'estoient que d'Orangers, & Citronniers, les chemins publics fournissoient d'une gracieuse ombre aux passans, estans plantez de costé & d'autre d'une infinité de Lauriers & Grenadiers, entretissus & enlacez par un bel artifice, & pour le dire en un mot, tout ce qui se peut dire & desirer au monde se trouver là. Or en nous promenant Neptune me monstra dans ceste Isle deux mines d'or & d'acier, cachees sous une roche; gueres loin de là; il me meine dans un Pré, au milieu duquel estoit un Iardin plein de mille beaux arbres divers, & dignes d'estre regardez, & entre plusieurs de ces arbres il m'en monstra sept, chacun ayant son nom, & entre les sept j'en remarquay deux principaux & plus eminents que les autres, desquels l'un portoit le fruict tres-clair, & reluisant comme le Soleil, & ses feuilles estoient comme or, l'autre portoit son fruict plus blanc que le lys, & ses feuilles estoient comme fin argent, & Neptune les nommoit l'un arbre Solaire, & l'autre arbre Lunaire, Mais encores que toutes choses se trouvassent à souhait dans ceste Isle, une chose toutesfois y manquoit, on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté. Il y en avoit plusieurs qui vouloient y en faire conduire par canaux, d'autres qui en tiroient de diverses choses, mais tout leur labeur estoit en vain car en ce lieu là on n'en pouvoit avoir, que si on en avoit, elle estoit inutile & veneneuse, sinon qu'elle fust tirée des rayons du Soleil & de la Lune, ce que peu de gens ont peu faire, que si quelques-uns ont eu la fortune propice en cecy, ils n'en ont jamais peu tirer que les dix parties, car ceste eau estoit de telle façon admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur, & croy moy que j'ay veu & touché, ce que je die, & en la contemplant je me suis bien esmerveillé. Cependant que ceste

con-

contemplation occupe tous mes sens, & commence desia à me fatiguer, Neptune s'esvanoüit, & m'apparut en sa place un grand homme, au front duquel estoit escrit le nom de Saturne. Celuy cy prenant le vase puisa les dix parties de ceste eau, & incontinent il print du fruit de l'arbre Solaire, & le mit dans ceste eau, & je vis ce fruit qui se consumoit dans ceste eau comme la glace se resout dans l'eau chaude, & je luy demanday, Seigneur, je voy icy une chose merveilleuse, ceste eau est presque de rien, & neantmoins je voy que le fruit de cest arbre se resout si doucement en icelle, à quoy sert tout cela? Il me respondit gracieusement: il est bien vray, mon fils, que c'est une chose esmerveillable, mais il faut qu'il soit ainsi. Car ceste eau est l'eau de vie qui a puissance de meliorer les fruits de cest arbre, de façon qu'il ne sera plus besoin d'en planter, ny anter: car elle pourra par sa seule odeur rendre les autres six arbres semblables à soy. En outre ceste eau est à ce fruit comme la femme à l'homme, car le fruit de cest arbre ne peut se pourrir ailleurs qu'en ceste eau. Et combien que le fruit soit une chose precieuse & admirable, toutesfois s'il se pourrit dans cest eau, il s'engendre par ceste putrefaction la Salamandre perseverante au feu, le sang de laquelle est plus precieux que tous les thresors du monde. Ayant faculte de rendre fertiles les six arbres que tu vois, & rendre leurs fruits plus doux que le miel. Et je luy demanday: Seigneur, comment se faict cela? Il me dit cy devant (me dit-il) que les fruits de l'arbre Solaire sont vifs, sont doux, mais au lieu que maintenant un seul peut estre saoulé d'iceluy, apres qu'ils a cuit dans ceste eau on en peut saouler mille, Et puis je luy ay demandé, faut-il faire ceste cuisson à grand feu & long temps, Il me respond, que ceste eau avoit un feu intrinseque, lequel s'il est aydé par une chaleur continuelle il brusle trois parties de son corps, & n'en demeurera qu'une si petite partie, qu'à grand' peine la pourroit-on imaginer. Mais en somme la cuisson se faict par l'experte industrie du Maistre, & ce par l'espace de sept mois premierement, & puis dix: Mais cependant apparoissent plusieurs choses diverses, & tousiours le cinquantesme jour apres le commencement plus ou moins. Et je l'ay encores interrogé, Seigneur ce

fruit peut-il estre cuit dans quelques autres eaux, ou bien ne luy adjouste on rien? Il me respond, il n'y a que ceste seule eau qui soit utile en tout ce pays & en toute ceste Isle, nulle autre eau ne peut penetrer les pores de ceste pomme, & sçaches que l'arbre Solaire est sorti de ceste eau, laquelle est tirée des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de nostre aymant. C'est pourquoy ils ont ensemble une si grande sympathie & correspondance, que si on adjoustoit quelque chose d'estrange il ne pourroit faire ce qu'il faict de soy-mesme. Il la faut donc laisser seule & ne rien luy adjouster que ceste pomme. Car apres la decoction, c'est un fruit eternel & immortel ayant vie & sang, parce que le sang faict que les autres arbres steriles portent mesme fruit & de mesme nature que la pomme. Je luy demanday en outre, Seigneur, ceste eau est elle tout par tout, & se peut elle tirer en autre façon? il me respond, elle est en tous lieu, & personne du monde ne peut vivre sans elle. Elle se tire par un esmerveillable moyen, mais celuy est le meilleur qui se faict par la force de nostre Acier, lequel se trouve au ventre d'Aries: Et je luy dis, à quoi sert cela? il respond, devant sa decoction c'est un tres-grand venin, mais apres une cuisson convenable c'est une souveraine medecine: Et alors il donne 29. grains de sang, desquels chaque grain te fournira huict cents soixante-quatre, du fruit de l'arbre solaire. Je luy demanday. Ne se peut-il pas meliorer plus outre? Tesmoin l'escriture Philosophique, dit-il, il peut estre exalté premierement jusques à dix, puis jusques à cent, à mille, voire jusques à dix mille: l'insistois, Je vous prie, Seigneur, dites moy si plusieurs cognoissent ceste eau, & a elle un nom propre. Il se print à crier, peu de gens l'ont cogneuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'ayment. Elle a non seulement un nom, mais plusieurs & divers. Mais le vray nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme l'eau de nostre mer. L'eau de vie qui ne mouille point les mains. Je luy demanday encores. D'autres personnes que les Philosophes en usent-ils à autres choses? Toute creature, dit-il, en use, mais invisiblement. Naist-il quelque choses en icelle, luy dis-je. D'icelle se font toutes les choses du monde, me dit-il, & vivent en icelle, mais à la verité dans elle il n'y a rien, sinon que c'est une chose qui se mesle

avec

avec toutes les choses du monde, je luy demanday, est elle utile sans le fruit de cest arbre? A cela il me dit, elle est à la verité inutile en cest oeuvre: car elle n'est ameliorée qu'avec le seul fruit de cest arbre Solaire. Et alors je commençay à le prier. Seigneur, je vous prie, nommez-la moy si clairement & ouvertement que je n'en puisse douter. Mais luy en eslevant sa voix, il cria si fort, qu'il m'esveilla, qui fut occasion que je ne peus luy demander rien d'avantage, & il ne me voulut rien declarer d'avantage: & moy aussi je ne t'en peux dire plus. Contente toy de ce que je t'ay dit, car il n'est pas possible de parler plus clairement. Et si tu ne comprends ce que je t'ay dit, jamais tu n'entendras les livres des Philosophes. Apres le subit & inesperé depart de Saturne, un nouveau sommeil m'a surpris, & derechef Neptune m'apparut en forme visible. Et me felicitant de cest heureuse rencontre dans les jardins des Hesperides me monstra un Miroir dans lequel j'ay veu toute la Nature à descouvert. Apres plusieurs discours de costé & d'autre, je le remerciay de ses bien-faits, de ce que par son moyen je suis entré non seulement en cest agreable Iardin, mais j'ay encores eu l'honneur de deviser avec Saturne, ce que j'avois désiré il y a long temps. Mais d'autant qu'il me restoit encores quelques difficultez à soudre, & desquelles je n'avois peu estre esclaircy à cause de l'inesperé depart de Saturne, je l'ay prié instamment de m'oster en ceste desirée occasion, le scrupule auquel j'estois, Et luy parlay en ceste façon: Seigneur, j'ay leu les livres des Philosophes qui afferment unanimement que toute generation se fait par masle & femelle, & neantmoins selon le songe que j'ay veu, Saturne ne mettoit dans nostre Mercure que le fruit de l'arbre Solaire, j'estime que comme Seigneur de la Mer, que vous sçavez bien cela, je vous prie de m'en resoudre. Il est vray mon fils, dit-il, que toute generation se fait au masle & femelle, mais à cause de la distraction des trois regnes de Nature, un animal à quatre pieds naist d'une façon & un ver d'une autre. Car encores que les vers ayent yeux, veuë, ouye & les autres sens, toutesfois ils naissent de putrefaction, & le lieu d'iceux ou la terre où ils se pourrissent est la femelle. De mesme en l'oeuvre Philosophique, la mere de ceste chose est ceste eau que

nous avons tant de fois repetee, & tout ce qui naist d'icelle, à la mode des vers, naist par putrefaction. C'est pourquoy les Philosophes ont crée le Phoenix & la Salamandre. Car s'il se faisoit par la conception de deux choses, ce seroit une chose sujette à la mort, mais d'autant qu'il se revivifie soy-mesme le corps premier estant corrompu, il en reüssit un autre incorruptible. Car la mort des choses n'est rien plus que la separation du composé. Ce qui faict en ce Phoenix, qui se separe luy-mesme de son corps corruptible. Puis je luy demanday encore, Seigneur, y a-il en ceste oeuvre choses diverses ou composition de plusieurs choses? il n'y a qu'une seule & unique chose, dit-il, à laquelle on n'adjouste rien sinon l'eau Philosophique, qui t'a esté manifestee en ton songe, laquelle doit estre dix fois autant pesant que le corps, & croy, mon fils, fermement & constamment que tout ce qui t'a esté revelé par songe en ceste Isle selon la coustume de la region, n'estre nullement songe, mais la pure verité, laquelle te pourra estre decouverte par l'assistance de Dieu, & l'experience, vray maistresse de toutes choses. Et comme je voulois m'enquerir plus outre, apres m'avoir dit adieu, il me laissa sans response & resveillé dans la desirée region d'Eutopie. Et à toy aussi (amy Lecteur) te soit assez dit. Adieu.

Au seul Trium loüanges & gloire.

Au Lecteur Benevole.

NE t'enqueste point, je te prie, amy Lecteur, qui est l'auteur de ce petit traicté. Et moy aussi qui je sois, il n'est point de besoin que tu le sçaches, Croy seulement pour asseuré que l'Auteur de ce petit Opuscule tient en sa possession, & a faict la pierre des Philosophes. Et y ayant entre luy & moy une sincere & mutuelle bien-veillance je l'ay prié de m'expliquer les trois principes, Mercure, Soulphre, & sel, & s'il faut chercher la dite pierre des Philosophes en ceux que nous voyons

voyons & sont communs, ou s'il y en a d'autres, qu'il me desclarast cela en paroles tres-claires, & un stile non broüillé. Ce que m'ayant esté par luy promis, & que j'eus transcrit ce present traicté à la desrobée, je me suis persuadé que le faisant imprimer, bien que contre le gré de l'Autheur, qui est du tout hors d'ambition, les vrays Amateurs de la Philosophie m'en sçauroient bon gré, car je m'asseure que l'ayant leu, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de pertes de temps, d'argent, d'honneur, & de bonne renommée. Que si j'apperçoy que les gens de biens & vrays Philosophes (car je deteste un cas de vulgaires Alchymistes) me sçachent bon gré de ma bonne volonté, je tascheray de tirer de l'Autheur les autres deux principes & plusieurs autres choses. Cependant j'ouys de celuy-cy, Adieu.

F I N.

Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste, & de Nature.

IL advint en un certain temps que plusieurs Alchymistes firent une assemblée, pour consulter & résoudre ensemblément comme ils pourroient faire la pierre Philosophale, & la preparer comme il faut, & ordonnerent entre-eux qu'un chacun dist son opinion par ordre, & selon ce qui luy en sembleroit. Or est-il que ce concert & assemblée se fit au milieu d'un beau Pré, à Ciel ouvert, & en un jour beau, & serein. Estant donc là assemblez, plusieurs d'entre-eux furent d'avis que le Mercure estoit la premiere matiere de la pierre, les autres disoient que c'estoit le soulfre, & les autres autre chose. Neantmoins ceux qui opinoient pour le Mercure estoit la plus forte, & emportoient presque le dessus, & se fondoient sur le dire des Philosophes qui crient incessamment, nostre Mercure, nostre Mercure, donnant occasion

occasion de croire qu'ils le tiennent pour la premiere matiere de la pierre. Comme donc ils alterquoient ainsi ensemblement, se travaillans à faire croire chacun son opinion estre la meilleure, & attendans avec desir, joye & impatience, la conclusion de leurs discours, il s'esleva une grande tempeste, avec orages, gresles, & vents espouvantables, & extraordinaires, qui separerent ceste belle Congregation renvoyant les uns & les autres en diverses Provinces, sans avoir faict aucune resolution par ensemble. Vn chacun donc d'iceux estant chez soy, a recommencé ses labeurs comme ils avoient accoustumé, cherchant la pierre des Philosophes, qui en une chose, qui en une autre, ce qui se continuë encores jusqu'à aujourd'huy sans cesse & sans repos. Or un d'iceux Philosophes, qui s'estoit trouvé en ceste compagnie, se ressouvenant que plusieurs notables personnes d'icelle, estoient d'opinion qu'il falloit chercher la pierre des Philosophes au Mercure, dit en soy-mesme encores qu'il n'y ait eu rien d'arresté & de conclu en nos discours, & qu'on aye fait aucune conclusion, si est-ce que je travailleray sur le Mercure, quoy qu'on en dise, & quand j'auray faict ceste benoiste pierre, alors la conclusion sera faicte, car je vous advertis que c'estoit un homme qui parloit tousiours avec soy-mesme comme font les Alchymistes. Il commença donc à lire les livres des Philosophes, & entre-autres il tomba sur la lecture d'un livre d'Alain, qui traicte du Mercure, & par la lecture de ce beau livre, ce Monsieur le Philosophe devint Alchymiste; mais Alchymiste sans conclusion. Il prend donc le Mercure, & se met à travailler dessus. Pour le faire court, il le met dans un vaisseau, & le feu dessous, le Mercure comme il a accoustumé s'envole, & se resout en air. Mon pauvre Alchymiste, qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre sa femme, bien & beau, luy reprochant qu'elle luy avoit desrobé son Mercure, car personne, ce disoit-il, ne pouvoit estre entré là dedans qu'elle seule. Ceste pauvre femme innocente, ne peut faire autre chose que s'excuser en pleurant, puis luy dit tout bas entre ses dents, Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde?

Mon Alchymiste prend derechef du Mercure, & le met dans un vaisseau, & de crainte que sa femme ne le
luy

luy derobast, il le gardoit luy-mesme; mais le Mercure à son accoustumee s'envole aussi bien ceste fois comme l'autre. Mais l'Alchymiste en lieu d'estre fasché de la fuite de son Mercure, s'en resiouyt grandement, pour ce qu'il se ressouvint qu'il avoit leu que la premiere matiere de la pierre devoit estre volatile. Et partant il se persuada, & creut entierement, que desormais il ne pouvoit plus faillir, tant qu'il travailleroit sur ceste matiere, & deslors il commença à traiter hardyment le Mercure apprint à le sublimer, apprint à le calciner d'admirable façon, tantost par les Sels, tantost par le Soulphre, puis le mesloit tantost avec les metaux, tantost avec des minieres, puis avec du sang, puis avec des cheveux, puis le mace-roit avec les eaux forts, avec des jus d'herbes, avec de l'urine, avec du vinaigre, mais le pauvre bon-homme n'a peu rien trouver qui reüssit à son intention, ny qui le contentast, encores qu'il n'eust rien laissé en tout le monde avec quoy il n'eust essayé de coaguler, & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'avoit rien faict, & qu'il ne pouvoit rien faire, reduit presque au desespoir il commença à songer, & se ressouvint d'avoir leu dans les Autheurs que la matiere estoit de si vil prix qu'elle se trouvoit dans les fumiers, & dans les retraits, si bien qu'il recommença à travailler de plus belle, & mesler ce pauvre Mercure, avec toutes sortes de fientes, tant humaines que d'autres animaux, tantost separement, tantost toutes ensembles. En fin, apres avoir bien peiné, sué, & tracassé, apres avoir bien tourmenté le Mercure, & s'estre bien tourmenté soy-mesme, il s'endormit pleins de divers pensemens, & agité de diverses cogitations. Or en songe il luy apparut une vision, c'est qu'il arriva vers luy un bon vieillard, qui le salua, & luy dit familièrement. Mon amy dequoy vous contristez vous? Auquel il respondit, Monsieur, je voudrois volontiers faire la pierre Philosophale. Le vieillard luy replique, ouy mon amy, voyla un bon souhait, mais ce n'est pas tout, avecques quoy la voulez-vous faire la pierre des Philosophes?

L'Alchymiste. Avec le Mercure Monsieur.

Le vieillard. Mais avecques quel Mercure?

L'Alchymiste. Ha! Monsieur, pourquoy me demandez-

mandez-vous avecques quel Mercure, car il n'y a qu'un?

Le vieillard. Il est vray, mon Amy, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diversifié par les divers lieux où il se trouve, & tousiours une partie plus pure que l'autre.

L'Alchymiste. O Monsieur, je sçay tres-bien comme il le faut purger, & nettoyer, avec le sel & vinaigre, avec le nitre, & le vitriol.

Le vieillard. Et moy je vous dis & vous declare mon bon Amy, que ceste purgation ne vaut rien, & n'est point la vraye, & que ce Mercure là ne vaut rien, & n'est point le vray. Vrayement les hommes sages & vrays Philosophes ont bien un autre Mercure, & une autre purgation, & apres avoir dit cela, il s'esvanoüit, & n'apparut plus, Mon pauvre Alchymiste resveillé qu'il fut, ayant perdu & son songe, & son sommeil, se print à penser profondement quelle pouvoit estre ceste vision, & quel pouvoit estre ce Mercure des Philosophes, mais il ne peut rien excogiter, que ce Mercure vulgaire, & disoit en soy-mesme; O mon Dieu, si j'eusse peu parler plus long temps avec ce bon vieillard, sans doute j'eusse descouvert quelque chose. Il recommença donc encores ses labeurs, je dis ses sales labeurs, broüillant tousiours son Mercure avec de la merde, tantost de la sienne propre, tantost d'enfans ou d'autres animaux, & ne manquoit point de venir tous les jours une fois au lieu où il avoit veu ceste vision, pour essayer s'il pourroit point encores parler avec son Vieillard, & là quelques fois il faisoit semblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant, mais comme le Vieillard ne venoit point, il estima qu'il eust peur, & qu'il ne creust pas qu'il dormist, & commença à jurer, Monsieur, Monsieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foy je dors, regardez plustost à mes yeux, si vous ne me voulez croire; voila-t'il pas un sage personnage. En fin ce miserable Alchymiste apres tant de labeurs, & la perte & consommation de tous ses biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, songeant tousiours à son Vieillard, si bien qu'un jour entre-autres, à cause de ceste grande & forte imagination, il s'endormit, & en songe il luy apparut un fantosme en la forme de ce vieillard, qui luy dit: Ne perdez point courage, mon amy, ne perdez point courage, vostre Mercure est bon, & vostre matiere aussi est bonne,

mais

mais si ce meschant ne vous veut obeyr, conjurez-le. Quoy, vous estonnez-vous de cela? He! n'a-t'on pas accoustumé de conjurer les serpens, pourquoy ne conjurera-on pas aussi bien le Mercure? Et ayant dit cela, le fantosme s'en voulut aller, mais l'Alchymiste pensant l'arrester, s'escria si fort. Ha! Monsieur attendez, qu'il s'esveilla soy-mesme & perdit par ce moyen & son songe, & son esperance, neantmoins il fut bien consolé de l'advertissement que luy avoit donné le fantosme. Il prend donc un vaisseau plein de Mercure, & commence à le conjurer de terrible façon, comme luy avoit enseigné le fantosme en son sommeil, & se ressouvenant qu'il luy avoit dit qu'on conjuroit bien les serpens, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tour de mesme que les serpens. Qu'ainsi ne soit, disoit-il, ne peint-on pas le Mercure avec des Serpens entortillez en une verge. Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire. Vx, Vx. Os. Tas, &c, Et là où la conjuration porte le nom de serpent, il y mettoit celuy de Mercure, disant: *Et tu Mercuri nequissima bestia, &c.* c'est à dire, & roy Mercure, meschante beste, &c. Ausquelles paroles le Mercure se print à rire, & parler, disant, Venez ça, Monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez?

*Ma foy vous avez grand tort
De m'y tourmenter si fort.*

L'Alchymiste. Ho, ho, meschant coquin, que tu es, tu m'appelles à ceste heure Monsieur, quand je te touche au vif, je t'ay donc trouvé une bride, atten, atten un peu, par Dieu je te feray bien chanter une autre chanson. Et ainsi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il luy dit, viença, je te conjure par le Dieu vivant, es-tu pas le Mercure des Philosophes? Le Mercure tout tremblant, luy respond, ouy Monsieur, je suis le Mercure des Philosophes.

L'Alchymiste. Pourquoi donc, meschant garnement que tu es, pourquoy ne m'as-tu pas voulu obeïr, & pourquoy ne t'ay-je pas peu fixer?

Le Mercure. Ha! mon tres magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moy pauvre miserable, c'est que je

je ne sçavois pas que vous fussiez si grand Philosophe.

L'Alchymiste. Pendart, & ne le pouvois-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs infinis, & par mes procedures qui estoient si Philosophiques.

Le Mercure. Cela est vray, Monseigneur, mais je me voulois tousiours cacher, & fuir vos liens, mais je voy bien pauvre miserable, que je suis, qu'il m'est impossible d'eviter que je ne paroisse en la presence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchymiste. Ha! Monsieur le galant, tu as donc trouvé un Philosophe à ceste heure.

Le Mercure. Ouy, Monseigneur, je voy bien voirement, & à mes despens, que vostre excellence est un tres-grand Philosophe, Mon Alchymiste donc se resiouyssant en son coeur, commence à dire en soy-mesme, pardieu j'ay trouvé ce que je cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il commença à luy dire d'une voix terrible, ça ça traistre me seras-tu donc obeyssant à ceste fois? Regarde bien à ce que tu as à faire, car autrement je te.

Le Mercure. Monseigneur je vous obeyray tres-volontiers si je peux, car certes je suis desia fort debile.

L'Alchymiste. Comment, coquin, tu t'excuses desia?

Le Mercure. Non fais dea, Monsieur, je ne m'excuse pas, mais je languis.

L'Alchymiste. Qu'est-ce qui te fait mal?

Le Mercure. L'Alchymiste me fait mal.

L'Alchymiste. Et quoy traistre vilain, tu te mocques encores de moy?

Le Mercure. Ha! Monseigneur, à Dieu ne plaise que je me mocque de vous, je parle de l'Alchymiste, & non pas de vous, vous estes trop grand Philosophe.

L'Alchymiste. Bien, bien, tu as raison, cela est vray, Mais viença dy moy que t'a il fait cest Alchymiste?

Le Mercure. Ha! Monsieur il m'a faict mille maux, car il m'a meslé & broüillé avec tout plein de choses qui me sont contraires, ce qui m'empesche de pouvoir monstrier mes forces, car il m'a tant tourmenté que je suis presque reduit à la mort.

L'Alchymiste. Tu merites tous ces maux, & encores de plus grands, pourquoy n'es-tu obeyssant?

Le Mercure. Moy, Monseigneur, Iamais je ne fus desobeysant à un Philosophe, quel qu'il ayt esté, mais
que

que sert cela, il faut confesser la verité, mon naturel est tel, que je me mocque volontiers des fols.

L'Alchymiste. Et quelle opinion as-tu de moy?

Le Mercure. De vous, Monseigneur, vous estes un grand personnage, tres-grand Philosophe, surpassant en doctrine & sapience, voire mesme Hermes.

L'Alchymiste. Certainement cela est vray, je suis homme docte, mais je ne me veux pas louer moy-mesme; mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que j'estois un fort docte Philosophe, elle a cogneu cela de moy, ceste bonne femme.

Le Mercure. Je le croy bien Monsieur, car tels doivent estre les vrays Philosophes, qu'ils deviennent insensez à force de sagesse, de prudence, & de labeur.

L'Alchymiste. Là, là, ce n'est pas tout, dy moy un peu, que feray-je de toy, comment en pourray-je faire la pierre des philosophes?

Le Mercure. Aussi vray Monseigneur, je n'en sçay rien. Vous estes Philosophe, vous le devez sçavoir, pour moy je ne suis que pauvre serviteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaist faire de moy, & je leur obey en ce que je peux.

L'Alchymiste. Tout cela est bel & bon, mais tu me dois dire comment je dois proceder pour faire de toy la pierre des Philosophes.

Le Mercure. Monseigneur, je ne vous peux dire autre chose, si vous le sçavez, vous le ferez, si vous ne le sçavez, vous ne ferez rien; voila tout ce que vous aurez de moy.

L'Alchymiste. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moy, comme avec un simple homme. Peut-estre ignores-tu que j'ay travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'un fort grand Philosophe.

Le Mercure. Je le croy facilement Monseigneur, car je sais bien que je suis encores tout souillé, & tout empuanté, par les meslanges de vos beaux labeurs.

L'Alchymiste. Dy moy donc si tu es le Mercure des Philosophes.

Le Mercure. Pour moy, je sçay bien que je suis Mercure, mais si je suis celuy des Philosophes, c'est à vous à le sçavoir.

L'Alchymiste. Dy moy seulement si tu es le vray
Mer-

Mercure, ou s'il y en a un autre, & ainsi il s'esvanoüit. Mon pauvre Alchymiste bien dolent, commence à parler & crier, mais personne ne luy respond, & puis pensant en soy-mesme, certainement je cognois à ceste heure que je suis fort homme de bien, puis que le Mercure a parlé avec moy, certes il m'ayme. Il recommence donc derechef à travailler diligemment, & de sublimer le Mercure, & de le distiller, de le calciner, de le turbifier, de le precipiter, & dissoudre de façons admirables, & avec eaux diverses, mais comme devant en vain il s'est efforcé & n'a fait autre chose que consommer son temps, & son bien. Et partant il commença à maudire le Mercure, & blasphemer contre la nature de ce qu'elle l'avoit crée. Mais la Nature oyant ces blasphemes, elle appella le Mercure à soy, & luy dit, qu'as-tu fait à cest homme qu'il te maudit & blaspheme contre moy? que ne fais-tu ce que tu dois. Mais le Mercure s'excusa fort modestement, & la Nature luy commanda d'estre fort obeïssant aux enfans de la science, qui le recherchent; ce que le Mercure luy promet faire, & dit, Mere Nature, qui est-ce qui pourra contenter les fols? La Nature se sousriant s'en alla, & le Mercure qui estoit en colere contre l'Alchymiste, s'en alla aussi.

Quelques jours apres il tomba en l'esprit de Monsieur l'Alchymiste qu'il avoit oublié quelque chose, il reprend donc encores ce pauvre Mercure, & le mesle avec de la merde de porceau. Mais le Mercure fasché de ce qu'il avoit esté accusé mal à propos devant la Mere Nature, se print à crier, & dit, viença maistre fol, que veux-tu avoir de moy, pourquoy m'as tu accusé?

L'Alchymiste. Es-tu celui-là que je desire tant de voir?

Le Mercure. Ouy, je le suis, mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

L'Alchymiste. Je ne suis point aveugle moy.

Le Mercure. Si es en verité, & grandement aveugle, car tu ne te vois pas toy-mesme, à grand' peine me pourrois tu voir.

L'Alchymiste. Voy, voy, depuis quand es-tu devenu si superbe? Je parle avec toy, le plus modestement qu'il m'est possible, & tu me mesprises. Peut-estre ne sçais-tu pas que j'ay travaillé avec les grands Princes, & qu'ils m'ont en opinion d'estre Philosophe?

Le Mercure. C'est à la cour des grands Princes, que courent ordinairement les fols, car là ils sont honorez, & en estime par dessus tous autres, tu as donc aussi esté à la cour?

L'Alchymiste. Ha, sans doute tu es un diable, & non pas Mercure, puis que tu veux parler comme cela, avec les Philosophes, voyla comme tu m'as trompé cy-devant.

Le Mercure. Mais dy moy, par ta foy cognois tu les Philosophes.

L'Alchymiste. Demandes-tu si je cognois les Philosophes, je suis moy-mesme Philosophe?

Le Mercure. Ha, ha, ha, voicy un Philosophe que nous avons de nouveau, & bien, bien, Monsieur le Philosophe, dites moy donc, que cherchez vous, que voulez vous avoir, que desirez-vous de faire.

L'Alchymiste. Belle demande, je veux faire la pierre des Philosophes.

Le Mercure. Mais avec quelle matiere veux-tu faire la pierre des Philosophes?

L'Alchymiste. Avec quelle matiere, avec nostre mercure?

Le Mercure. Garde toy bien de dire comme cela, car si tu parles ainsi, je m'enfuiray, car je ne suis pas vostre.

L'Alchymiste. O pardieu, tu ne peux estre autre chose qu'un diable qui me veut seduire.

Le Mercure. Certainement, mon Philosophe, c'est toy qui m'es pire qu'un diable, & non pas moy, car tu m'as traicté tres-meschamment, & d'une maniere diabolique.

L'Alchymiste. O qu'est-ce que j'entens, certes c'est là un demon, car je n'ay rien fait, que selon les escrits des Philosophes, & je suis tres-bon Operateur.

Le Mercure. Vrayment, ouy, tu es un bon Operateur, car tu fais plus que tu ne sçais, & que tu ne lis dans les livres. Car les Philosophes disent tous unanimement qu'il faut mesler les Natures avec les Natures, & hors la Nature, ils ne commandent rien. Et toy, au contraire, tu m'as meslé avec toutes les choses les plus sordides, puantes, & infectes, qui soyent au monde, ne craignant point de te souïller avec toutes sortes de fientes, pourveu que tu me tourmentasses.

L'Alchymiste. Tu as menty, je ne fais rien hors de la Nature, mais je seme la semence en sa terre, comme disent les Philosophes.

Le Mercure. Ouy, vrayment, tu es un beau semeur, tu me semes dans de la merde, & le temps de la moisson venu, je m'envole, & toy tu ne moissonnes que de la merde.

L'Alchymiste. Mais les Philosophes ont escrit neantmoins qu'il falloit chercher leur matiere dans les fumiers, & dans les retraicts.

Le Mercure. Ce qu'ils ont escrit, est vray, & tu le prens à la lettre, ne regardant que les syllabes, sans te soucier de leur intention.

L'Alchymiste. Je commence à comprendre qu'il peut estre que tu es Mercure, mais tu ne me veux pas obeyr, & alors recommença à le conjurer de rechef, disant, Vx. Vx. Os. tas, &c. Mais le Mercure luy respondit en riant, & se mocquant de luy. Tu as beau dire Vx. Vx. tu ne profites de rien mon amy, tu ne gaignes rien.

L'Alchymiste. Ce n'est pas sans occasion qu'on dit de toy, que tu es admirable, que tu es inconstant & volatil. Je te vas donner la resolution là dessus. Je suis constant à un Operateur, & artist constant, je suis fix à un esprit fixe. Mais toy & tes semblables estes de vrayes girovettes, vagabondant d'une chose en une autre, d'une matiere en une autre.

L'Alchymiste. Dy moy donc si tu es le Mercure duquel les Philosophes ont escrit, & assuré qu'il estoit le principe de toutes choses, avec le soulfhre & le sel, ou bien s'il en faut chercher un autre.

Le Mercure. Certainement, le fruict ne tomba pas loin de son arbre, mais je ne cherche point ma gloire. Escoute moy bien, je suis le mesme que j'ay esté, mais mes annees sont diverses. Dés le commencement j'ay esté jeune, aussi longtemps comme j'ay esté seul, maintenant je commence à estre vieil, & si suis le mesme que j'ay esté.

L'Alchymiste. Ha, ha, tu me plais à ceste heure, de dire que tu commences à vieillir, car j'ay tousiours cherché le Mercure qui fut le plus meur, & le plus fixe, afin de me pouvoir plus facilement accorder avec luy.

Le Mercure. En verité, mon bon amy, c'est en vain que tu me recherches, & visites en ma vieillesse, puis que tu ne m'as pas cogneu en ma jeunesse.

L'Alchymiste. Qu'est-ce que tu dis, que je ne t'ay pas cogneu en ta jeunesse? Et ie n'ay cessé de te manier en

tant

tant de diverses façons, comme toy-mesme le confesses; & assure toy que je ne suis pas encores las, & que je te feray pis que je n'ay fait jusques à ce que j'ay accompli l'oeuvre des Philosophes.

Le Mercure. O miserable que je suis que feray-je; ce fol icy me meslera peut estre avec de la merde encore, l'apprehension seule m'en tourmente desia. Hé, Monsieur le Philosophe, je te prie au moins d'une chose, ne me mesle pas avec de la merde de pourceau, autrement me voyla perdu, car ceste puanteur là me contraint à changer ma forme. Et que diable veux-tu que je face d'avantage, ne suis-je pas assez tourmenté? ne t'obeis-je pas? ne me meslay-je pas avec tout ce que tu veux, ne suis-je pas sublimé, ne suis-je pas précipité, ne suis-je pas Turbith, ne suis-je pas Amalgame, quand il te plaist, ne suis-je pas en fin tout ce que tu veux? que demandes tu d'avantage de moy? Mon corps est de telle façon, craché, souillé, & flagellé, que mesme une pierre auroit pitié de moy, tu tires de moy du laict, tu tires de moy de la chair, tu tires de moy du sang, tu tires de moy du beurre de l'huile, de l'eau, & bref que ne tires-tu point de moy? & lequel est-ce de tous les metaux, ny de tous les mineraux, dy gros butor, qui puisse faire ce que je fais moy seul? Et il n'y a point de misericorde avec moy. O quelle pitié!

L'Alchymiste. Vrayement, tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point car tu es meschant, & quelque forme que tu prennes en apparence; ce n'est que pour nous tromper, car tu retournes tousiours en ta premiere forme.

Le Mercure. Tu es un mauvais homme, de dire cela, car je fay tout ce que tu veux. Si tu veux que je sois corps, je le suis, si tu veux que je sois poudre, je la suis. Je ne sçay en quelle façon m'humilier d'avantage, que de devenir poudre, & ombre, pour t'obeyr.

L'Alchymiste. Dy moy donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenteray plus.

Le Mercure. Je voy bien, que je serais contraint de parler fondamentalement avec toy. Si tu veux, tu me peux entendre, & comprendre mes paroles, escoute les donc. Tu vois ma forme à l'exterieur, tu n'as que faire de cela. Mais quand à ce que tu m'interroges de mon

L centre,

centre, je te veux respondre cathégoriqueme~t. Mon centre est le coeur tres-fixe de toutes les choses, immortel, & penetrant, en icelui est le repos de mon Seigneur. Mais moy, je suis la voye, le precurseur, le pelerin, le domestique, le fidelle à mes compagnons, qui ne laisse point ceux qui m'accompagnent, mais demeure avec eux, & peris avec eux. Je suis un corps immortel, & si je meurs quand on me tuë, mais je ressuscite au jugement par devant un Iuge sage, & discret.

L'Alchymiste. Tu es donc la pierre des Philosophes.

Le Mercure. Ma mere est telle. D'icelle naist artificiellement un je ne sçais quoy, mais mon frere qui habite dans sa forteresse, a en son vouloir, tout ce que veut le Philosophe.

L'Alchymiste. Mais dy my es-tu vieil?

Le Mercure. Ma mere m'a engendré, mais je suis plus vieil que ma mere.

L'Alchymiste. Qui diables te pourroit entendre? Tu ne respons jamais à propos, tu me contes tousiours des paraboles. Dy moy en un mot, si tu es la fontaine, de laquelle Bernard Comte Trevisan a escrit si solemnellement.

Le Mercure. Je ne suis point fontaine, mais je suis eau, c'est la fontaine qui m'environne.

L'Alchymiste. L'or se dissout il en toy, puis que tu es eau?

Le Mercure. L'aime tout ce qui est avec moy, comme mon amy, & tout ce qui naist avec moy, je luy donne nourriture, & tout ce qui est nud, je le couvre de mes aisles.

L'Alchymiste. Je voy bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toy, je te demande une chose, tu me respons d'une autre. Si tu ne me veux mieux respondre que cela, je te vay encores sangler mieux que devant.

Le Mercure. Hé, mon bon Monsieur, soyez moy pitoyable, je te dirais librement ce que je sçay.

L'Alchymiste. Dy moy donc si tu crains le feu?

Le Mercure. Si je crains le feu, je suis feu moy-mesme.

L'Alchymiste. Pourquoi t'enfuis-tu donc du feu?

Le Mercure. Ce n'est pas que je m'enfuie, mais mon esprit, & l'esprit du feu s'entr'ayment & tant qu'ils peuvent l'un accompagne l'autre.

l'Alchy-

L'Alchymiste. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu?

Le Mercure. Ne sçais-tu pas qu'un pelerin tend tousiours du costé de son païs, & quand il est arrivé d'où il est sorty, il se repose, & retourne tousiours plus sage, qu'il n'estoit.

L'Alchymiste. Et quoy? retourne-tu donc quelques-fois?

Le Mercure. Je retourne voirement, mais en une autre forme.

L'Alchymiste. Je n'entens point cela, & touchant le feu je ne sçay que c'est.

Le Mercure. Si il y a quelqu'un qui cognoisse le feu de mon coeur, celuy-là cognoistra que le feu (c'est à dire une deüe chaleur) est ma vraye viande, & tant plus long temps l'esprit de mon coeur mange de feu, tant plus gras devient-il, duquel la mort, & puis apres la vie de toutes les choses qui sont au regne ou je suis.

L'Alchymiste. Es-tu grand?

Le Mercure. Pren l'exemple de moy-mesme, de mille & mille gouttelettes je me ressemble en un, & d'un je me resous un mille & mille gouttelettes, comme tu vois mon corps devant tes yeux: si tu sçais joüer avec moy, tu me peux diviser en tout autant de parties que tu voudras derechef je seray un. Que seras-ce donc de mon esprit intrinseque, qui est mon coeur, & mo~ centre le quel tousiours d'une petite partie en produit plusieurs milliers?

L'Alchymiste. Et comment donc faut-il proceder avec toy pour te rendre tel que cela?

Le Mercure. Je suis feu en mon interieur, le feu est ma viande, & le feu est ma vie, & la vie du feu est l'air, car sans l'air le feu s'esteint. Le feu est plus fort que l'air, c'est pourquoy je ne suis point en repos, & l'air cru ne me peut coaguler ny retraindre, adjouste l'air avec l'air, afin qu'il soient un, & qu'ils ayent poids, conjoints-le avec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder.

L'Alchymiste. Qu'arrivera il apres tout cela?

Le Mercure. Le superflus s'ostera, & le reste tu le brusleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras, & estant cuit tu le donneras hardiment en medecine aux malades.

L'Alchymiste. Tout cela est rien, c'est tout un, tu ne

respons point à mes questions, je vois bien que tu ne veux seulement que me tromper avec tes paraboles. Ca ma femme apporte moy de la merde de pourceau, que je traicte ce maistre galand de Mercure à la nouvelle façon, pardieu je luy feray bien dire comme il faut faire la pierre des Philosophes.

Le pauvre Mercure ayant ouy tous ces beaux discours, commence à se lamenter & plaindre de ce bel Alchymiste, s'en va à la mere Nature, & accuse cest ingrat Operateur. La Nature croit son fils Mercure qu'elle sçait bien estre veritable, & toute en colere elle appelle l'Alchymiste? hola, ho, où es-tu maistre Alchymiste?

L'Alchymiste. Qui est-ce qui m'appelle?

La Nature. Viença maistre fol qu'est-ce que tu fais avec mon fils Mercure? pourquoy le tourmentes-tu? pourquoy lui fais-tu tant d'injures, luy qui desire te faire tant de bien, si seulement tu le voulois entendre?

L'Alchymiste. Qui diable est cest impudent qui me tance si aigrement, moy qui suis un si grand homme, & si excellent Philosophe?

Nature. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philosophes, c'est moy qui cognois les vrais Philosophes, & les vrais sages que j'ayme, & ils m'ayment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaist, & m'aydent en ce que je ne peux. Mais vous autres Alchymistes, du nombre desquels tu es, vous faites tout ce que vous faites sans mon sceu, & sans mon consentement, & contre mon dessein, aussi tout ce qui vous arrive est au contraire du vostre. Vous estimez que vous traitez bien, mes enfans, ains vous ne faites rien qui vaille. Mais si vous considerez bien, vous ne les traitez pas, ains ce sont eux qui vous manient à leur volonté, car vous ne sçavez & ne pouvez rien faire d'eux, eux au contraire font de vous quand il leur plaist des insensez, & des fols.

L'Alchymiste. Cela n'est pas vray, Je suis Philosophe & sçay fort bien travailler, j'ay esté avec plusieurs Princes; qui ont fait estat de mon sçavoir, ma femme le sçait bien. Je ne m'en soucie point, j'ay un livre manuscrit, qui a esté caché plusieurs centaines d'années dans une muraille, je sçais bien en fin que j'en viendray à bout, & que je scauray la pierre des Philosophes, car cela m'a
esté

esté revelé en songe. Je ne songe jamais que choses vrayes, tu le sçais bien ma femme.

Nature. Tu feras comme les autres tes compagnons, qui au commencement sçavent tout ou presument sçavoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, ny de si asne.

L'Alchymiste. Si tu es toutesfois la vraye Nature, c'est de toy de qui on faict l'oeuvre.

La Nature. Cela est vray, mais ce sont seulement ceux qui me cognoissent, qui sont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfans, ne font rien qui empesche mes actions, ains font tout ce qui me plaist, & qui augmente mes biens, & guerit les corps de mes enfans.

L'Alchymiste. Ne fais-pas comme cela?

Nature. Toy, tu fais tout ce qui m'est contraire, & procede avec mes fils contre ma volonté. Tu tïes, là où tu devrois revivifier. Tu sublimes, là où tu devrois figer, tu distilles, là où tu devrois calciner, principalement le Mercure qui m'est un bon & obeïssant fils, avec combien d'eaux corrosives & veneneuses l'affliges-tu?

L'Alchymiste. Ne procedois-je pas avec iceluy tout doucement par digestion tant seulement.

Nature. Cela va bien ainsi que tu l'entens, sinon tu ne luy nuiras pas, mais à toy-mesme & à tes folles despenses. Celuy est tout autant d'estre meslé avec de la fiente, comme avec de l'or, tout de mesme que la pierre precieuse, à qui la fiente ne nait point, elle demeure toujours ce qu'elle est, car estant lavée elle est aussi resplendissante que auparavant.

L'Alchymiste. Tout cela, n'est rien, je voudrois bien faire la pierre des Philosophes.

Nature. Ne traittes donc point si cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu sçaches que j'ay plusieurs fils & plusieurs filles, & que je suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont dignes.

L'Alchymiste. Dittes moy donc qui est ce Mercure?

Nature. Sçache que je n'ay qu'un fils qui soit tel, il est un de sept, & le premier de tous, & mesme il est toutes choses, & luy qui estoit un, n'est rien, & si son nombre est entier. En iceluy sont les quatre Elements, luy qui n'est pas toutesfois Element, il est esprit, luy qui est

neantmoins corps. Il est masle, & fait neantmoins office de femme, il est enfant, & porte les armes d'un homme, il est animal, & a neantmoins les aisles d'un oiseau. C'est un venin, & neantmoins il guerit la lepre, il est la vie, & neantmoins il tuë tout, il est Roy, & si un autre possede son Royaume, il s'enfuit au feu, & neantmoins le feu est tiré d'iceluy, c'est une eau, & il ne mouïlle point, c'est une terre, & neantmoins il est semé, il est l'air, & il vit de l'eau.

L'Alchymiste. Je voy bien maintenant que je ne sçais rien, mais je ne l'ose dire: car je perdrois ma bonne reputation, & mon voisin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il sçavoit que je sceusse rien. Je ne laisseray pas de dire que je sçay quelque chose, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain, & plusieurs esperent de moy beaucoup de biens.

Nature. En fin que penses-tu faire encores que tu prolonges tes tromperies, tant que tu voudras, il viendra toutesfois un jour qu'un chacun te redemandera ce que tu luy auras cousté.

L'Alchymiste. Je les repaistray d'esperance tant que je pourray, & ceux que je ne pourray, &c.

Nature. Mais à la parfin, quoy?

L'Alchymiste. Cependant à cachette & sans faire semblant de rien, j'essayray divers labeurs, s'ils succedent tant mieux, je les paieray, sinon tant pis, je m'en iray en un autre Province, & en feray encores de mesme.

Nature. Tout cela ne veut rien dire, car encores faut-il une fin.

L'Alchymiste. Ha, ha, ha, il y a tant de Provinces, il y a tant d'avaricieux, je leur promettray à tous des montagnes d'or, & ce en peu de temps, & cependant la mort arrivera.

Nature. En verité tels Philosophes n'attendent qu'une corde, va t'en à la mal'-heure, & mets fin en ta telle quelle Philosophie au plustost que tu pourras. Car par ce seul conseil tu ne tromperas, ny moy qui suis la Nature, ny ton prochain, ny toy-mesme.

F I N.